

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Edité par  
**Le Matin**  
2.4.6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

*Gal. Brissaud-Desmaitlet*

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.



# SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

## HUITIÈME ÉPISODE : A TIRE-D'AILE

XVIII

### FORT WILSON

Les Rangers, guidés par l'Arbi, avaient réussi, après avoir laissé leurs chevaux dans une dépression de terrain, à rallier d'un seul élan le fortin improvisé où Rutledge et Suzy s'étaient réfugiés.

On imagine l'émotion profonde avec laquelle le lieutenant Rutledge avait vu soudainement surgir, dans l'encadrement d'une fenêtre, la face joyeuse de l'Arbi...

Et surtout lorsque, derrière l'ancien légionnaire, s'étaient glissés un à un une douzaine de Rangers. Spontanément, l'officier avait attiré sur sa poitrine le brave garçon et l'avait embrassé avec une cordialité fraternelle...

Aussi avait-il énergiquement serré la main des vaillants qui accouraient à la rescousse.

Et, comme il ne cessait de les remercier, l'un d'eux, un vieux qui avait fait la campagne de Cuba sous les ordres de Roosevelt, répliqua aussitôt :

— Il aurait fait beau voir les Rangers abandonner à l'ennemi miss Captain...

Ce à quoi la jeune fille répliqua avec cette vivacité pleine de cranerie qui lui était coutumière :

— En la circonstance, mon brave Clary, miss Captain ne doit pas compter à vos yeux... Pour des soldats américains, seul le sort de leur chef a de la valeur et surtout l'honneur du drapeau.

— Eh ! vous oubliez, miss Captain, répéta le grognard avec à propos, que vous êtes la mascotte du régiment et, qu'en vous défendant, c'est la veine du régiment que nous défendons...

Et la jeune fille de conclure en souriant :

— Ce qui démontre qu'en venant vous enfermer ici avec le lieutenant, vous n'avez agi que par égoïsme... Ça ne fait rien, vous êtes de braves gens...

Et, à la ronde, elle leur serra les mains ; puis, la petite garnison provisoirement à l'abri derrière l'épaisseur des murs, on tint conseil.

Elle avait pu voir Pancho Lopez faisant prendre position à ses hommes sur le flanc de la colline ; puis, après un assez long entretien avec son lieutenant Manuel Moralès, il était retourné, en compagnie de celui-ci, au ranch di Cristo...

— Maintenant que nous voici bloqués, interrogea l'Arbi, qu'est-ce que nous allons faire ?

Et presque aussitôt se répondant à lui-même :

— M'est avis que le mieux serait d'envoyer demander du renfort au commandant Wickley : sa troupe doit camper cette nuit au gué Argentino. En faisant diligence, il serait possible de le rejoindre avant le lever du jour...

Rutledge approuva d'un hochement de tête, disant :

— Il est certain qu'à l'aube ces gens-là nous attaqueront...

— Seulement, observa Suzy, vous êtes si peu d'hommes déjà ici que si vous diminuez la garnison d'une unité, cela vous fera un fusil de moins... Evidemment.

— Tandis que moi courant retrouver la colonne... Rutledge lui saisit la main, murmurant d'une voix effrayée :

— Oh ! Darling !... vous n'y pensez pas.

Mais elle se dégagea, déclarant avec fermeté :

— Je ne pense qu'à cela, au contraire !

— Rappelez-vous Discovery... C'est miracle que vous ayez pu en réchapper...

— Qui vous prouve que pareille chose ne se renouvellera pas ?... Et puis, quand bien même j'y serais restée ; songez à toutes les existences sauvées par mon intervention... sans compter l'honneur du drapeau demeuré sauf...

— Oui, oui, fit le jeune homme avec émotion, sans votre courage, sans votre héroïsme...

— Eh là ! eh là ! interrompit-elle en riant, soyez plus discret à mon égard, Bobby, ou alors écrivez à Washington pour demander au président Wilson qu'il me fasse accorder, par le maréchal Joffre, la Croix de guerre...

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, Bobby, ce que ça va faire...

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, Bobby, ce que ça va faire...

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, Bobby, ce que ça va faire...

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, Bobby, ce que ça va faire...

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, Bobby, ce que ça va faire...

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, Bobby, ce que ça va faire...

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, Bobby, ce que ça va faire...

Redevenant sérieuse :

— Vous ne devez prêter attention qu'à une chose, mon cher Bobby, c'est que vous êtes le lieutenant Rutledge, chef de corps... et rien autre... Moi, je suis la fille du colonel Morton ; cela suffit à vous dicter notre conduite à tous deux.

Et, tout de suite, pleine de décision :

— Faites ouvrir par vos hommes un feu nourri sur l'ennemi pour occuper son attention durant que je me glisse hors d'ici... et bonne chance jusqu'à demain...

Les paroles énergiques de la jeune fille avaient ramené l'officier à son devoir.

— Dites bien au commandant qu'entre nos mains l'honneur des Rangers demeurera intact et que nous tiendrons ici jusqu'au dernier homme... N'est-ce pas, boys ?...

Les soldats dressèrent leur feutre à bout de bras, criant :

— Vive l'Union !

Clary, celui qui avait fait campagne à la Havane et aux Philippines, déclara gravement :

— Nous saurons mourir jusqu'au dernier pour le triomphe de l'Humanité.

— Je vous suis, la l'Arbi à la jeune fille, pour vous montrer où sont les chevaux...

Et au milieu du fracas de la fusillade que tout à coup, sur l'ordre de leur chef, les Rangers exécutaient sur les assiégeants, la jeune fille et l'ancien légionnaire, rampant sur le sol, sortirent du fortin...



Mais comme ils atteignaient l'endroit où le détachement américain avait laissé ses montures, l'Arbi montra tout à coup à sa compagne un fort groupe de Mexicains à cheval venant du ranch di Cristo et s'élançant dans leur direction.

Il grommela un juron énergique ; pour lui, il ne pouvait y avoir de doute : leur manœuvre, à Suzy et à lui, avait été remarquée et l'ennemi, en pressentant la cause, avait résolu d'empêcher l'appel de secours de Rutledge d'arriver à destination.

— Peut-être vaudrait-il mieux attendre, suggéra-t-il, de se rendre compte de ce que méditent ces gens-là ; à agir trop précipitamment, on risque de tomber dans un piège...

— D'un autre côté, si l'on veut que le secours arrive à temps, il n'y a pas une minute à perdre...

— Cependant, miss Captain...

Mais, sourde à tout conseil, Suzy sauta en selle et s'éloigna à vive allure...

Dans ces conditions, un seul parti restait au légionnaire : traverser le plus énergiquement possible la poursuite de l'ennemi.

Sans plus tarder, donc, il se mit à ouvrir le feu sur les cavaliers.

Ceux-ci, surpris, commencèrent par tourner bride.

Malheureusement l'Arbi ne pouvait s'illusionner ; ils n'allaient pas tarder à revenir et son magasin à cartouches était vide.

Par bonheur, à défaut de munitions, notre homme avait plus d'un tour dans son sac. Hâtivement il se mit à arracher les broussailles qui croissaient, abondantes, autour de lui ; puis, les ayant amassées, il fit un taillis dans l'épaisseur duquel il se cacha...

C'était là une ruse — alors qu'il faisait campagne au Maroc — dont il avait vu à plusieurs reprises

les indigènes user pour passer inaperçus aux yeux de nos troupes...

Et la ruse était bonne, car les Mexicains étant revenus presque aussitôt sur leurs pas — ainsi que l'avait pressenti l'Arbi, — passèrent auprès de lui sans soupçonner sa présence...

Un moment ils délibérèrent sur ce qu'ils allaient faire ; puis l'un d'eux — celui qui paraissait commander aux autres — déclara :

— Prenons toujours leurs chevaux ; quant à eux, à pied dans le désert, ils n'iront pas loin et je veux que le diable me torde le cou si on ne les rejoint pas au point d'eau de Juarez.

Dans sa cachette, l'Arbi avait entendu et avait frémi, car le plan était certain.

Au milieu de ces solitudes, la rareté de l'eau, indispensable aussi bien au cavalier qu'à sa monture, trace des itinéraires desquels, sous peine de mourir de soif, nul ne peut s'écarter.

Oui, cet homme avait raison ; miss Captain serait prise au rio Juarez... à moins que prévenu...

Eh bien ! elle serait prévenue !...

Et aussitôt, sans se préoccuper des périls qu'elle présentait l'aventure, il se mit en route, décidé à faire, au besoin, le trajet à pied, si le hasard ne lui permettait pas de mettre la main sur une monture.

Mais le hasard qui, de temps à autre, consent à donner un coup d'épaule aux braves gens, lui fit rencontrer juste à point un cheval qui s'étant débarrassé de son entrave errait à l'aventure...

S'en saisir, l'enfourcher, fut pour notre homme l'affaire de quelques instants...

Après quoi, il le lança ventre à terre par un raccourci qui devait lui permettre de rejoindre Suzy avant qu'elle n'eût atteint le rio Juarez...

Or, au moment même où il enfourchait sa monture, un cavalier accourait prévenir Pancho que les forces américaines avaient abandonné la Gran Sonora et paraissaient se diriger vers la frontière...

Cette nouvelle provoqua chez le chef révolutionnaire un mouvement de joie...

— Donnerwetter ! s'exclama-t-il en s'adressant à Manuel Moralès et aux hommes qui se trouvaient là, il me semble que voilà qui est symptomatique ! La victoire est à nous si nous savons continuer à vouloir...

Frappant sur l'épaule de Manuel, il poursuivit railleusement :

— Je ne vous donne pas deux mois pour avoir infligé à ces vaillants défenseurs de... une défaite dont ils se souviendront, une défaite dont nous serons les auteurs.

Sa voix tremblait de joie orgueilleuse ; il ajouta :

— Et alors, jeune homme, pour peu que vous soyez ambitieux, il vous sera loisible d'exiger du gouvernement de Mexico telle récompense qui vous agréera.

Une flambée s'alluma dans les prunelles de Manuel ; devant ses yeux se dressaient déjà les plus séduisantes visions : des fêtes étaient données en l'honneur des vainqueurs et, au cours des soirées brillantes auxquelles ils assistaient, les plus hauts personnages, les femmes les plus séduisantes leur faisaient un chaleureux accueil...

Pancho lui-même avait peine à modérer son enthousiasme, lorsqu'arrivèrent les hommes qui amenaient les chevaux des Rangers.

Après avoir entendu leurs explications, Pancho donna ses ordres : d'une part, poursuivre le messager de Rutledge de façon à l'empêcher d'aller demander du secours au général Carrington.

De l'autre, rendre plus étroit l'investissement du fortin improvisé dans lequel s'étaient retranchés les Américains en même temps que l'on préparerait pour le lendemain un assaut énergique destiné à emporter la place sans retard.

Un courrier lui avait, en effet, signalé le passage d'une force importante de cavalerie américaine et il fallait pouvoir courir à ce nouvel adversaire...

De là, l'impérieuse nécessité de ne pas s'éterniser au ranch di Cristo.

Pendant que leurs ennemis s'appêtaient ainsi à les attaquer, les défenseurs du « fort Wilson » (ainsi avait été baptisée par les soldats la petite maison de la colline) prenaient toutes leurs dispositions pour opposer à l'assaut qu'ils prévoyaient une résistance énergique...

(Voir la suite page 15)



# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 3 au 10 Janvier



Le maréchal Haig, dans un rapport adressé à son gouvernement, a fait un tableau des opérations qui se sont déroulées sur le front franco-britannique en 1917, à l'exception de celles de Cambrai. Le plan général de ces opérations avait été dressé au quartier général français en novembre 1916, dans une conférence à laquelle prenaient part les représentants militaires de tous les pays de l'Entente ; toutefois elles ne purent être exécutées dans les conditions prévues à la conférence. Il avait été décidé qu'une offensive générale et simultanée serait engagée sur tous les fronts : elle n'eut pas lieu, la Russie n'ayant pas déclenché le mouvement qui lui incombait et l'Italie ne s'étant pas trouvée prête. Les opérations d'Artois et des Flandres ne purent, par suite, prendre toute l'ampleur qui avait été envisagée et ne donnèrent qu'une partie des résultats escomptés. Malgré les conditions défavorables de la lutte, les troupes britanniques et les troupes françaises furent victorieuses dans toutes leurs initiatives. Outre le gain territorial acquis par leur étroite collaboration, elles ont remporté des succès moraux inappréciables, en domptant les meilleures troupes allemandes et en enlevant des défenses jugées imprenables. Enfin elles ont largement entamé les effectifs boches : la seule armée britannique, dans les opérations dont il s'agit, a fait 57.700 prisonniers et pris 2.930 canons de tous calibres. Nos alliés ont acquis définitivement la conviction de leur supériorité sur l'ennemi, ce qui est le plus sûr garant de la victoire.

Les communiqués du 3 au 10 n'ont, comme les précédents, parlé de petites affaires sur le front britannique. Nos alliés ont eu à repousser un peu partout des attaques, d'ailleurs peu importantes. Les Allemands n'y ont pas réussi et ils ont perdu des prisonniers. On cite la région au sud de La Bassée, l'est d'Épéhy : le 3, des coups de main assez forts y ont été repoussés. Dans un engagement qui a lieu le lendemain dans le secteur de Cambrai, les Anglais perdent quelques postes vers le canal du Nord. Le 5, une forte attaque allemande se produit à l'est de Bullecourt ; nos alliés infligent à l'ennemi un grave échec ; ils perdent, il est vrai, ce jour-là une sape, mais ils la reprennent le 6. Les jours suivants on signale encore des tentatives contre les lignes britanniques : au sud-est d'Ypres, vers Flesquières, vers Bullecourt ; elles n'aboutissent pas plus que les précédentes ; ce sont les Allemands qui attaquent, et c'est à eux que les Anglais font des prisonniers et tuent du monde.

L'activité de l'artillerie est toujours très grande dans tous les secteurs, mais particulièrement en Flandre : le 6 janvier on entendait le canon de la frontière hollando-belge.

Selon des renseignements de bonne source les Boches auraient rasé, au delà de Saint-Quentin, cent trente villages pour constituer en arrière de leurs lignes, et en cas de retraite, un vaste glacis, comme ils l'ont fait dans la région de Picardie qu'ils ont dû abandonner.

Sur le front français les Allemands procèdent, comme sur le front britannique, par petites attaques quotidiennes sur des points éloignés les uns des autres. Cette tactique ne réussit pas mieux contre nous que contre nos alliés. Quelques-unes de ces attaques ont toutefois été plus corsées que celles qui alimentent au jour le jour depuis quelque temps les communiqués : le 4, c'était en face d'Aspach, en Haute-Alsace ; le mouvement que nos troupes ont brisé n'était que le prélude d'une grosse opération que cet échec a fait avorter : les Boches ont subi là des pertes sensibles et nous ont laissé des prisonniers et une mitrailleuse. On parle plus souvent de ce secteur : quand il n'y a pas d'affaire d'infanterie, c'est l'artillerie qui, par son action soutenue, y retient l'attention. Bornons-nous à faire remarquer que l'endroit où a eu lieu l'opération manquée par les Boches est le point de notre ligne le plus rapproché de Belfort qui n'est pas à plus de 25 kilomètres de là.

Dans le secteur de la Meuse, l'ennemi se montre toujours aussi agité. On l'a battu une fois de plus vers Bethincourt, le 8 janvier, dans une tentative qu'il faisait pour aborder nos lignes après bombardement. Un coup de main au nord de la cote 304 avait été repoussé la veille par nos soldats. Le 8, nos tirailleurs et nos légionnaires ont exécuté un large coup de main en Woëvre, au nord de Seicheprey : ils ont forcé les deux

premières lignes allemandes sur un front de 1.500 mètres et sont allés par endroits jusqu'à 800 mètres ; ils ont bouleversé les tranchées, incendié les abris, capturé de l'artillerie ; après avoir abattu un nombre assez élevé de Boches, ils ont ramené 176 prisonniers. Nous n'avons perdu là que six hommes.

Par suite de la disparition de Guynemer, c'est le lieutenant Nungesser qui tient la tête de la liste de nos « as », avec 30 victoires. Après lui se place Heurteaux, qui a abattu 21 ennemis, puis venaient Deullin, Fonck et Madon, ex æquo avec 19 avions abattus ; Madon vient de se placer au-dessus de ses émules : on annonçait, le 8, sa vingtième victoire. Nous possédons aujourd'hui 50 pilotes vivants, ayant abattu 5 ou plus de 5 ennemis. En 1917 nos pilotes et nos batteries ont abattu 606 avions et 27 drachens et ont endommagé 583 avions.

Le général Grossetti, dont le Pays de France a publié le portrait et la biographie, a succombé à une affection contractée pendant son séjour en Macédoine où il a commandé les troupes françaises. C'est un de nos meilleurs généraux qui disparaît prématurément.

### LES OPÉRATIONS EN ITALIE

Le premier général français tombé au champ d'honneur en Italie au cours de la présente guerre est le général Lizé, commandant d'artillerie d'armée. Il avait été fait général le 23 décembre 1915. Ses funérailles ont réuni des représentants de toutes les armées présentes en Italie, et un grand nombre d'habitants de la région.

Les circonstances atmosphériques sont défavorables aux grandes opérations, surtout dans la partie montagneuse du front ; mais on y exécute de petites. Des patrouilles françaises, le 4 janvier, ont fait des prisonniers sur le Monfenera et, le 5, les Italiens ont repoussé des reconnaissances dans le val Seven et dans le val Calcino. Les actions d'artillerie restent partout intenses. Le 3, un bataillon anglais a passé la Piave pour aller infliger de grosses pertes et faire des prisonniers aux Autrichiens. Les aviateurs ennemis continuent à bombarder des villes ouvertes.

### NOTRE COUVERTURE

#### LE GÉNÉRAL BRISSAUD-DESMAILLET

Longuement acclamée par la foule, la 66<sup>e</sup> division de chasseurs à pied défila à Paris le jour de la fête nationale ; elle était conduite par son chef, le général Brissaud-Desmillet.

Né le 16 janvier 1869 à Carcassonne, sorti de Saint-Cyr en 1889 dans les chasseurs à pied, le général Brissaud-Desmillet a fait dans cette arme la plus grande partie de sa carrière.

Capitaine le 25 mai 1897, il est demeuré en Chine de 1903 à 1912, où il fut d'abord attaché militaire à Pékin, puis fit partie de notre corps expéditionnaire.

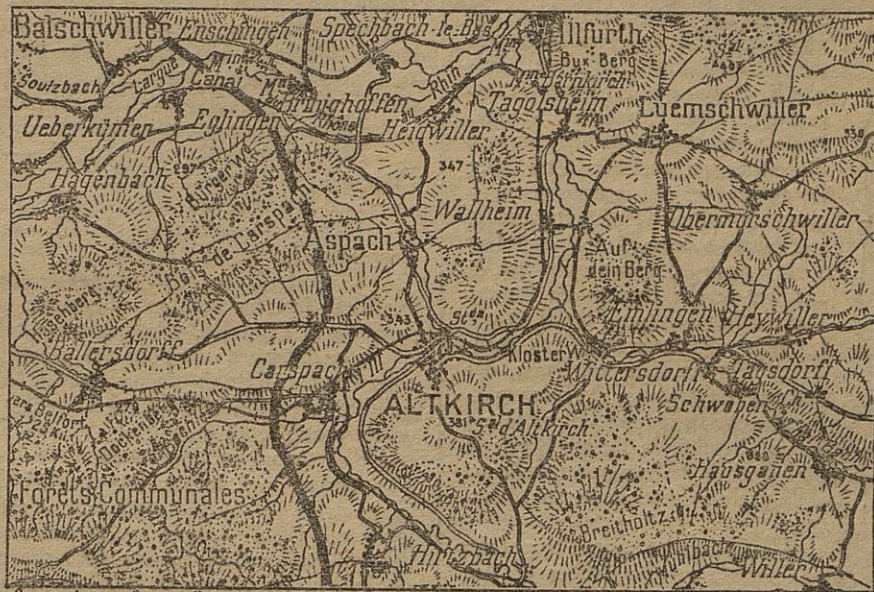
Dans les premiers mois de la guerre il est nommé colonel du 28<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied ; il commande ensuite une brigade de chasseurs ; le 31 décembre 1916, il est promu général de brigade à titre définitif et placé à la tête d'une division d'infanterie.

Le 13 novembre 1916 il est cité à l'ordre de l'armée.

Le 28 août 1917, nouvelle citation ainsi conçue : « Officier général d'une grande distinction et d'un beau caractère. Par son savoir, par son activité, par son exemple, a fait de la division qu'il commande une unité modèle ; grâce aux dispositions prises sur son ordre, vient de montrer, dans deux affaires successives, ce que l'on peut obtenir de troupes instruites, entraînées et disciplinées. »

Le général Brissaud-Desmillet a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 avril 1915 avec le motif suivant : « Officier supérieur de la plus haute distinction, d'une activité intellectuelle et physique remarquable parmi les plus vaillants et les plus brillants au feu, exerçant sur sa troupe un empire irrésistible. »

C'est la division du général Brissaud-Desmillet qui fut chargée d'instruire et d'entraîner les premiers contingents américains venus en France.



UN SECTEUR DE LA HAUTE-ALSACE OU L'ACTIVITÉ SE MANIFESTE.



# LES FEMMES A LA TERRE

La terre manque de bras. Ce cri, qui s'élève plus fort à mesure que se prolonge la guerre nécessaire à la paix future, n'est point vainement poussé. Sur notre terre de France où le blé qui s'est fait plus rare a fait naître la troublante question du pain quotidien, où le manque de céréales marqua l'avènement d'une ère de restrictions, où les cultures maraîchères négligées, abandonnées et pour le moins réduites sont la cause d'un renchérissement sensible de la vie, le vide qu'ont laissé les cultivateurs mobilisés est immense. Les rendre à leur terre où ils seraient si utiles, si nécessaires, si indispensables même ne peut point aller sans une importante diminution des effectifs. Il faut manger pour vivre, mais pour vivre libre il faut aussi combattre ; et le haut commandement et le gouvernement se trouvent en face de ce cruel dilemme : ou faire des soldats pour arracher au sol tout ce qu'il peut produire, ou faire des soldats pour arracher du sol la horde des ennemis qui le souillent. Tous les débats, toutes les discussions, toutes les délibérations ont prouvé, hélas ! que l'une et l'autre de ces subjections dans la même unité de temps n'était pas possible. Certes, le jour où les alliés concourront dans une mesure égale, par leurs effectifs, à la défense des territoires assaillis, la question



du renvoi à la terre de tous les ouvriers du sol entrera dans une phase nouvelle qui sera bien près de la réalisation souhaitée. Jusque-là, il faut que les Français fassent appel aux moyens de fortune. Mais seraient-ce bien des moyens de fortune qui consisteraient à doter les campagnes des instruments agricoles de culture large, intensive et mécanique susceptibles de suppléer à la main-d'œuvre absente ? Seraient-ce des moyens de fortune que d'offrir à la terre, à défaut des hommes vigoureux qui lui manquent pour fertiliser son limon, des femmes courageuses ? Non pas.

Dans toute la mesure de ses forces et de sa vaillance, de ses capacités et de sa ténacité, la femme a pris la bêche et la pioche, s'est saisie de la charrue et de la herse et arrache au sol, dans les champs, dans la vigne, dans la prairie abandonnée par l'homme pour se battre, sa féconde nourriture.

On l'a glorifiée, la femme de France — et on ne saurait trop faire briller l'éclat de sa gloire — qui s'est adaptée au dur labeur de son homme. Mais les louanges flatteuses, admiratives et superbes qu'on lui décerne ne sauraient aplanir la vaste tâche qu'elle a assumée ni suppléer à l'insuffisance des résultats. Proclamer qu'elle fait des miracles, mais déplorer qu'il s'en faut pourtant que son rendement n'atteigne pas à l'équivalence, donnera-t-il cette équivalence au-dessous de laquelle reste la culture du sol ?

Il faut mieux encore : il faut l'exemple et il faut l'aide.

Parmi les nobles initiatives dont le but a été de pourvoir au manque de main-d'œuvre dans la culture, il importe de faire une place toute particulière à un groupement dont les résultats obtenus sont la récompense de ses heureux efforts.

Mais retraçons-en la genèse :

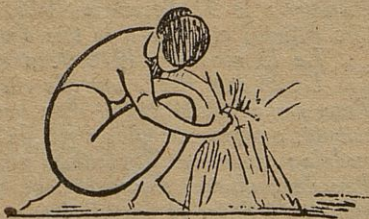
Aux tous premiers jours de l'année 1917, un appel était affiché à la Sorbonne. Il conviait les jeunes filles et les jeunes femmes qui fréquentent les cours à se grouper pour étudier les moyens de venir en aide à la culture, suppléer à la pénurie de bras qui se faisait sentir et accomplir ainsi pendant les jours et les heures de liberté les travaux de la terre. L'appel resta lettre morte.

Usant alors d'un mode plus direct pour recruter des adeptes, les quelques femmes qui voulaient intéresser leurs semblables aux travaux des champs envoyèrent des lettres aux écoles de jeunes filles le plus fréquentées. Il y eut progrès cette fois : une réponse fut la récompense offerte aux femmes tenaces qui, coûte que coûte, tendaient leurs efforts à la réalisation de l'idée qui leur était chère. Une conférence fut alors annoncée dans un théâtre de Paris. Elle eut lieu le 24 mars. Le public vint assez nombreux. A l'issue de la conférence, cent soixante-quinze signatures de femmes, qui avaient discerné tout l'intérêt d'un tel projet, étaient réunies et rapportaient trente-neuf adhésions réelles.

La Ligue des Volontaires Agricoles était fondée. Elle était fondée sous les auspices du ministre de l'agriculture qui donnait alors à la jeune ligue des semences et lui prêtait des outils.

Des bras, des outils, des graines. Il n'en fallait pas davantage pour entrer en campagne et réaliser un beau programme. Il manquait pourtant la terre à féconder. A Saint-Gratien, un important domaine fut mis à la disposition des ligueuses ; c'était l'ancien parc de la princesse Mathilde. Ses trois hectares furent aussitôt mis en exploitation. Les volontaires agricoles, dont le nombre a doublé depuis la fondation de la ligue, se sont constituées en équipes sous la direction de femmes possédant des connaissances techniques. Chaque volontaire donne ainsi une journée par semaine, deux pendant la belle saison.

Sur ces friches, pendant le travail utile accompli au cours des quelques mois d'organisation, les volontaires ont récolté 2.500 kilos de



pommes de terre. Ces précieux tubercules ont été distribués aux œuvres de bienfaisance, ainsi que 30.000 choux, des haricots, des carottes et des betteraves également semés et récoltés.

Si faible que soit cet appoint dans la consommation générale il vaut que l'on s'y arrête. Car ces quantités peuvent être doublées, décuplées et même centuplées. Le terrain ne manquera pas. Le ministre de l'agriculture donnera certainement encore d'autres outils. Il ne faut que des bras, des bras féminins qui aient la constance de s'astreindre quelques heures par semaine à ce dur mais salubre labeur.

Les équipes fixes au travail desquelles nous venons de nous intéresser dans ce parc de Saint-Gratien ne sont point la seule raison d'être de la ligue. Produire, en cette époque troublée, est déjà un fort beau programme.

Mais les jeunes volontaires se sont assigné une autre tâche : aider ! Oui, aider les vieux, les enfants et les femmes qui, dans les campagnes, s'usent aux rudes travaux et qui n'arrivent point pourtant à remplacer complètement l'homme absent. On s'est donc, pendant la belle saison, constitué en équipes volantes et on a été au secours de la ferme désertée. Le fertile Poitou et la grasse Normandie virent les alertes femmes. Ici, elles donnèrent un sérieux coup de fourche pour aider à la moisson ; là, elles manièrent la serpette pour faire tomber les grappes mûres. Quelques chiffres, extraits du rapport d'un propriétaire viticole, sont plus éloquentes que toute description. C'est un parallèle entre le travail fourni par les volontaires agricoles et les femmes du pays.

Celles-ci, sur un ensemble de vignes donné, ont produit :

Heures de présence : 1.653. — Nombre de baquets : 323. — Proportion à l'heure : 0.195.

Les ligueuses ont à leur actif :

Heures de présence : 1.178. — Nombre de baquets : 236. — Proportion à l'heure : 0.200.

D'où il résulte, clair comme le jus vermeil des grappes qu'elles ont cueillies, que les femmes volontaires ont fourni un travail utile un peu supérieur à celui des vendangeuses professionnelles.

On objectera que pour ces jeunes filles enfermées dans les villes ce travail avait l'attrait de la nouveauté et d'un délassement agréable ; qu'elles ont produit davantage que les femmes du pays parce que leur amour-propre était en jeu et qu'elles n'ont rien négligé pour la réalisation de leur propre satisfaction.

Quand bien même cela serait ! Ont-elles fait du tort — le plus léger soit-il — aux femmes dont c'est le gagne-pain de vendanger les grappes ? Non, puisque toutes les ouvrières de la vigne ont pu s'employer. Au surplus, comme elles n'acceptent, de leurs services, aucune rétribution, les œuvres de bienfaisance ont hérité leurs gains. Leur main-d'œuvre a permis que les vendanges fussent menées avec diligence là où elles apportaient leur aide, comme elle a permis de faire les moissons et de rentrer les blés, les avoines, les seigles là où elles mettaient en commun leurs services.

Et voici, digne d'être publiée, la lettre reçue d'un viticulteur qui montre que ce n'était pas simple et joyeuse partie de plaisir de leur part :

« Qu'il fasse beau, qu'il pleuve, qu'il fasse chaud ou froid, imperturbablement elles ont coupé leur raisin et rempli les tonneaux en nombre aussi considérable que nos vendangeuses du pays. En résumé, je suis enthousiasmé de vos volontaires. »

Cette lettre est conservée comme le plus beau diplôme et la meilleure récompense par les femmes qui ont apporté leurs forces et leur foi au secours de la terre.

Qui sont ces jeunes filles et ces jeunes femmes qui s'adonnent à cette glorieuse tâche ? Des étudiantes pour la plupart, qui abandonnent leurs vacances et leurs heures de liberté. C'est l'élément instruit des lycées et de la Sorbonne, c'est aussi l'élément aisé qui renonce aux douceurs du repos et des obligations mondaines.

« Elles ont semé des légumes qui ont poussé ! » disait récemment d'elles M. le professeur Strowski, dans une causerie enthousiaste. C'est grâce à leur ligue, ajoutait-il, qu'il nous est donné de voir « les deux choses les plus belles, les plus charmantes, les plus nobles : le travail de la terre et le dévouement des jeunes filles ».

C'est la chose la plus noble, en vérité. Dans toutes les religions, à travers tous les siècles, le lieu parfait, le lieu élu est un jardin. C'est là où l'on goûte le bonheur par excellence et c'est la forme du bonheur supérieur, sublime, qu'entrevoit Homère, le bonheur accordé au vieillard de se retirer dans un jardin pour le cultiver.

Les volontaires agricoles sont encore trop peu nombreuses, hélas ! Elles travaillent modestement, sans vaine publicité, sans criante réclame puisqu'on les ignore presque. Mais elles sont, et elles travaillent. Il faut que les jeunes filles de France, toutes les jeunes filles de France qui peuvent donner gratuitement quelques heures de leur temps ou de leur plaisir s'enrôlent et se groupent autour de cette magnifique bannière. Elles auront bien mérité du paysan qui a laissé la faux pour le fusil, du paysan qui donne à la France son pain et qui arrose la terre de son sang après l'avoir arrosée de sa sueur.

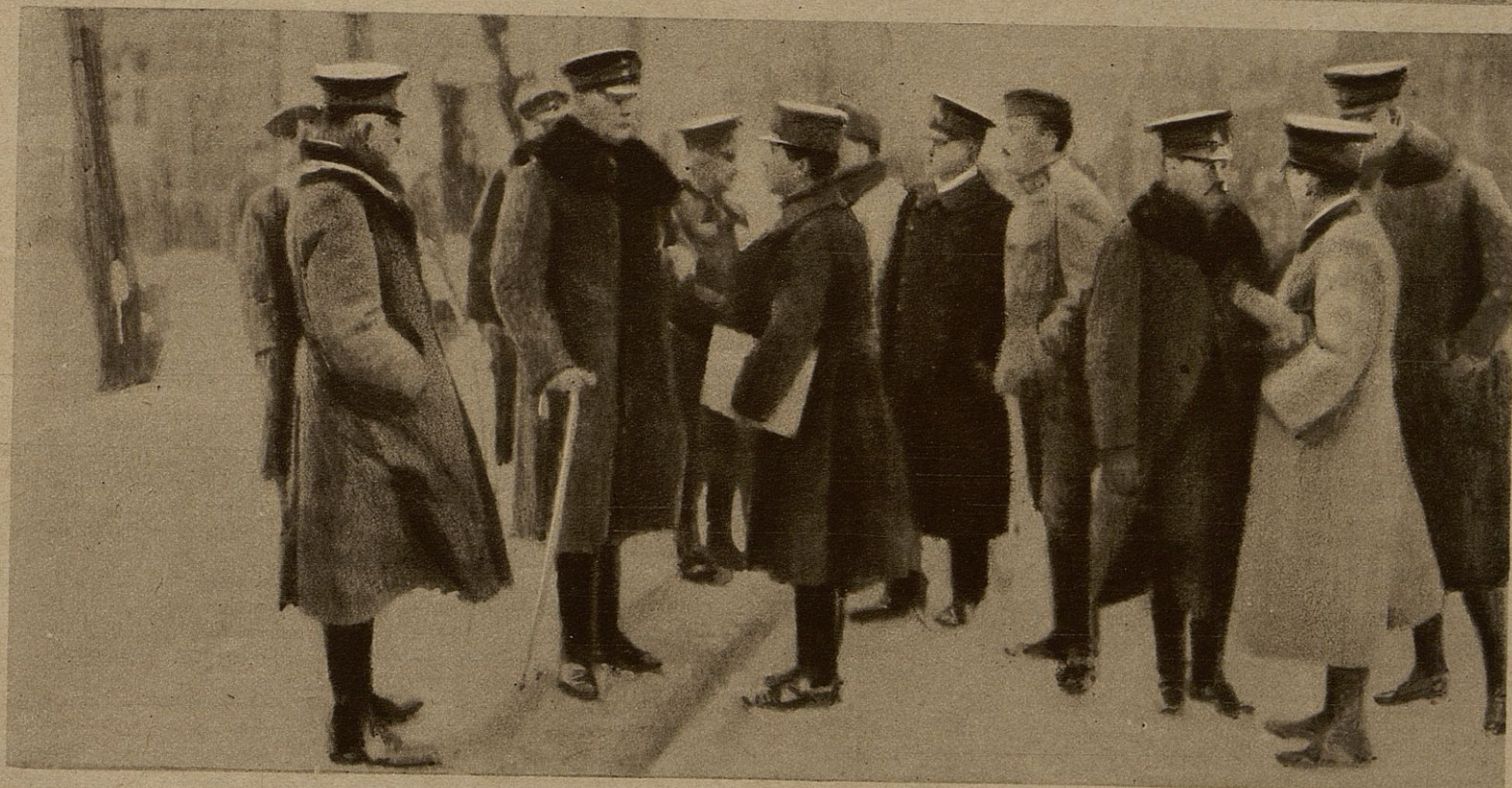
CAMILLE DUCRAY.





*Zefri*  
*For. Nels. R. L. Lantaker*  
*chatt*

*A. Jorgé*  
*M. M. M. M. M.*  
*A. Jorgé*

[illegible]

*Ces photographies ont été prises à Brest-Litovsk, où se poursuivent les négociations entre délégués bolcheviks et commissaires austro-allemands, bulgares et turcs. Celle du haut représente les délégués russes à leur descente du train à Brest-Litovsk ; celle du bas, les commissaires allemands attendant l'arrivée des Russes. Auprès de la photographie de la maison où ont lieu les délibérations, c'est la partie du traité qui porte les signatures des négociateurs.*



# LA CAMPAGNE DE VÉNÉTIE

## LA LIGNE DE LA PIAVE

Par le C<sup>t</sup> BOUVIER DE LAMOTTE  
Breveté d'Etat-Major.

L'arrivée sur le théâtre des opérations de l'armée autrichienne du Trentin compliquait passablement la situation militaire ; cette armée avait attendu l'avance des armées austro-allemandes de l'est et lorsque ces dernières étaient apparues dans les plaines de la Livenza, vers le 10 novembre, elle avait révélé alors sa présence en prononçant ses attaques dans les vals Sugana, d'Assa, en marchant sur Asiago qu'elle occupait le 13 novembre et en menaçant le plateau des Sette-Comuni.

L'apparition sur le flanc gauche italien de cette nouvelle armée ennemie qui pouvait devenir des plus menaçantes était la répétition des procédés stratégiques employés par les Allemands dans toutes les campagnes militaires. N'était-ce pas la même manœuvre que celle de 1866 en Bohême, la même que celle de 1915 en Pologne, la même que celle de 1916 en Roumanie !

L'attaque principale étant lancée et fixant l'adversaire, une attaque secondaire débouchait sur le flanc et cherchait, en se joignant à la première, à écraser entre les deux pinces de la tenaille les troupes de la défense.

Conception toute particulière aux idées militaires allemandes qui, reconnaissons-le, a réussi dans les cas précités, mais qui est une manœuvre particulièrement dangereuse devant un adversaire souple, habile, entreprenant. Les campagnes du premier Empire, en France, ont démontré que de semblables procédés stratégiques sont à condamner quand on a devant soi un grand chef militaire.

Au 16 novembre, les armées austro-allemandes avaient fait leur jonction ; celles du nord, armée du Trentin, armée de Carinthie, étaient contenues par les troupes italiennes sur les derniers contreforts des Alpes et dans le massif entre Brenta et Piave ; celles du sud, placées devant la barrière de la Piave, luttaient sur les bords du fleuve pour le traverser.

La Piave n'est pas un obstacle sérieux, nous l'avons déjà signalé ; son lit s'étend sur une large surface, elle roule peu d'eau, de nombreuses îles caillouteuses permettent de passer d'une rive à l'autre, enfin les abords du fleuve sont couverts d'arbrisseaux, de haies vives, autant d'obstacles pour la vue et qui permettent à l'ennemi de s'avancer jusqu'au bord.

Cependant la masse d'eau, au début peu considérable, s'est accrue et a entraîné les cailloux, les terres de la montagne. Le lit du fleuve s'est élevé ; les riverains se sont protégés par la construction des digues et, le lit continuant à monter par l'apport des limons, les digues ont dû être exhausées. Il en résulte que, dans la partie basse de ce fleuve comme dans toutes celles des fleuves de la plaine, les cours d'eau coulent au-dessus du niveau des terres ; il suffira donc de rompre les digues pour inonder le pays. Ce procédé, rappelé des défenses de l'Yser, montre qu'on s'est souvent des moyens employés pour arrêter l'invasion teutonne. De Saint-Dona di Piave à la mer un vaste lac a été créé vers le 15-16 novembre arrêtant toute progression de l'ennemi et couvrant le flanc droit de l'armée italienne. Venise était, par cela même, mise à l'abri d'une attaque venant de l'est.

La ligne de la Piave n'est pas une ligne de défense, on ne saurait trop le redire, mais c'est une ligne sur laquelle l'armée italienne peut opposer quelques résistances, gagner du temps, se reconstituer pour accepter ensuite la grande bataille. Gagner du temps c'est tout pour une armée qui bat en retraite et l'arrêt imposé à l'ennemi sur la Piave est du temps gagné. D'autre part, l'ennemi qui s'immobilise perd son avance ; il a donc tout intérêt à continuer de brusquer son mouvement.

Cependant, à la date du 16 novembre, un arrêt s'est produit sur le front de marche des armées austro-allemandes. Elles sont contenues, au nord, dans le massif montagneux entre Piave et Brenta, où un barrage a été opéré par l'armée italienne ; au sud, leur avance est arrêtée net par l'inondation de la Piave inférieure. Il fallait donc, pour l'envahisseur, ne point s'éterniser devant cette ligne de résistance. L'armée du Trentin avait fait sentir son action, l'ennemi devait reprendre son offensive. Elle sera de nouveau déclanchée à partir du 18 novembre sur les deux ailes de l'armée italienne.

### L'ATTAQUE SUR LES AILES

La XIV<sup>e</sup> armée allemande qui, dès le début de l'offensive, a mené l'attaque, a arrêté son action ; elle est arrivée le 15 sur les bords de la Piave et occupe le front de Valdobbiadene, au pont de Vidor et

à la voie ferrée qui franchit le fleuve à Osteria ; cette armée va s'immobiliser pour le moment.

Ce sont les armées autrichiennes qui entrent directement dans la lutte pour forcer la ligne de défense italienne.

1<sup>o</sup> Au sud, c'est l'armée autrichienne du général Boroëvic qui attaque à l'aile droite italienne sur le cours de la Piave inférieure. Ayant essayé de s'infiltrer au sud de Saint-Dona, elle a été arrêtée par l'inondation tendue par la défense ; alors elle produit son attaque plus au nord, entre les deux voies ferrées à la courbe du fleuve vers Zenson di Piave. Le 18 novembre, des détachements approchent des bords du cours d'eau ; ces abords sont couverts de broussailles, taillis, jardins d'oliviers ; ce masque protecteur permet aux troupes de l'attaque d'arriver facilement sur la Piave. A cet endroit, le fleuve, dont le cours est peu violent, roule également peu d'eau ; des îles émergent au milieu du lit de la rivière. Le tout facilite l'attaque. Les Autrichiens peuvent franchir la Piave dans la courbe entre Salganda et Zenson di Piave. Ils prennent pied sur la rive occidentale, mais bientôt contre-attaqués énergiquement ils sont rejetés sur la rive opposée (19 novembre).

2<sup>o</sup> Au nord, ce sont les armées autrichiennes du Trentin et de Carinthie, ayant fait leur jonction, dès le 15 novembre, entre Tezze, sur la Brenta, et Fonzaso, sur le Cismon, qui passent à l'attaque de l'aile gauche italienne. C'est la partie la plus délicate du champ de bataille. Le terrain entre Brenta et Piave se trouve couvert par un massif montagneux, le mont Grappa ; c'est la clef de la position que l'ennemi tente d'enlever.

Le 17 novembre, le mouvement commence par l'entrée en scène de

l'armée Conrad. Elle débouche, en effet, du val di Nos et du val Cabena. Les Autrichiens attaquent le massif du mont Meletta, situé au nord-est d'Asiago. La lutte prend de l'ampleur le 18 et s'étend du mont Baldo (1.680) au Dori (1.132) ; c'est la brigade de Ligurie qui soutient le choc et empêche toute progression autrichienne. La brigade Pérouse avait, de son côté, fait preuve de grande fermeté au nord de Foza. La défense du massif de la Meletta était réunie à celle des monts Grappa par le barrage de la Brenta à San Marino.

L'armée autrichienne de Carinthie attaquait, de son côté, entre Brenta et Piave, sur le mont Orse (1.680) et à l'ouest de Quéro. Dès le 18 novem-

bre, elle essayait de gagner le massif du Grappa, mais arrêtée dans son attaque par la brigade italienne Côme, elle restait figée, le 18 et 19 novembre, sur ses positions au nord de Quéro.

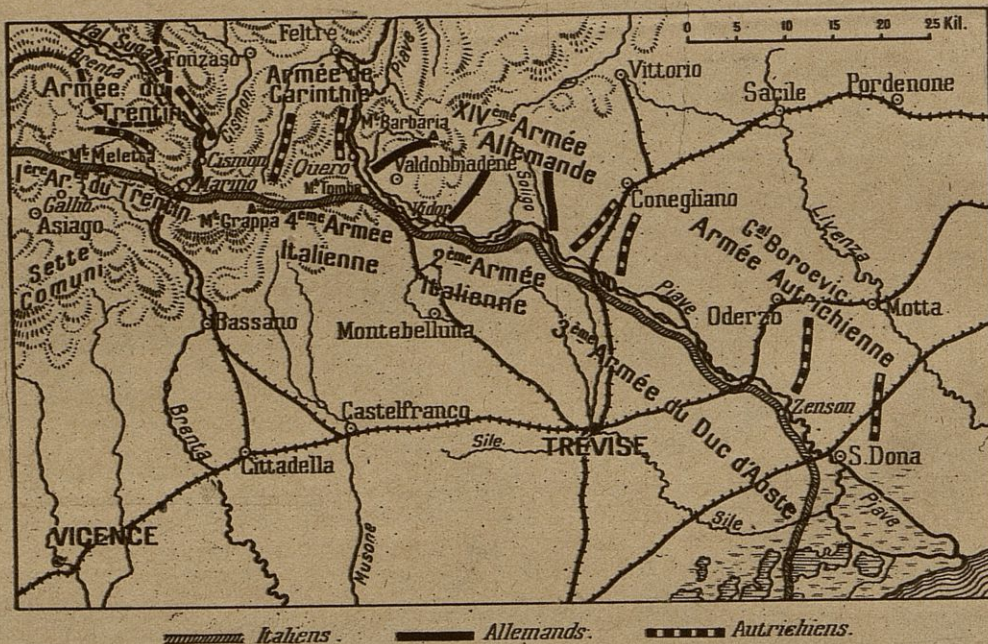
En somme, les deux attaques aux ailes de l'armée italienne n'avaient pas réussi, ni l'attaque lancée en montagne, ni l'attaque déclanchée dans la plaine ; la situation des Italiens semblait donc s'améliorer et leur front sur la Piave avait résisté aux attaques ennemies.

### LA BATAILLE ENTRE BRENTA ET PIAVE

La menace de l'armée Conrad restait toujours très dangereuse. Les offensives lancées entre Piave et Brenta et plus particulièrement dirigées vers le plateau des Sette-Comuni laissaient facilement voir le but que se proposait l'armée autrichienne du Trentin : « Déboucher dans la plaine de Vicence-Trévise, tourner par conséquent toute la résistance italienne sur le front de la Piave et faire tomber la défense jusqu'à la mer. »

Tous les efforts de l'armée Conrad et de l'armée Krobatin tendront vers ce résultat durant la seconde partie de novembre.

Cependant, un problème assez troublant se posait à cette époque. La XIV<sup>e</sup> armée allemande, de von Below, qui avait conduit l'attaque dès le début, qui avait mené tout le mouvement offensif, semblait, depuis son arrivée sur les bords de la Piave, rester inactive. Le 15 novembre, ses têtes de colonnes avaient atteint le pont de Vidor, au sud de Valdobbiadene ; il semblait alors que, continuant son mouvement en avant, elle allait favoriser grandement l'attaque des massifs montagneux du nord par les armées autrichiennes. Ces armées, en effet, liées entre elles, faisaient effort sur les Meletta et le Grappa et tendaient à descendre dans la plaine vers Bassano. Contrairement à toutes les prévisions, la XIV<sup>e</sup> armée allemande va rester immobile sur ses positions durant la seconde partie de novembre ; elle ne fera point parler d'elle et, seulement vers le commencement de décembre, des éléments allemands passés sur la rive droite de la Piave coopéreront à l'attaque du massif du Grappa



ATTAQUE ET DÉFENSE DE LA LIGNE DE LA PIAVE.



en agissant au sud de Quéro. Tant il est vrai, qu'à la guerre, même les précisions les plus sûres, les combinaisons les plus rationnelles, les plans les plus logiques sont quelquefois bouleversés par des causes inconnues, souvent infimes, qui modifient complètement la situation militaire du moment.

Les armées autrichiennes seules attaqueront donc sur tout le front italien durant la seconde partie de novembre, les armées Conrad et Krobatin dans le massif montagneux du nord, l'armée Boroëvic sur la basse Piave, dans la direction de Venise.

Le 20 novembre, les armées Conrad, d'une part, et von Krobatin, d'autre part, agissant de concert, produisent leurs efforts sur le front



GENERAL DILLEMANN  
Le vainqueur du mont Tomba

montagneux du nord. La première de ces armées qui attaque entre l'Asiago et la Brenta a comme but le plateau d'Asiago. C'est donc dans les : val d'Assa, val Galmarara, val di Nos, val Cabana, que vont se produire les offensives de cette armée. Devant elle se dresse le massif des Meletta qui l'arrêteront durant tout le mois de novembre.

La seconde de ces armées qui attaque entre la Brenta et la Piave a comme objectif de déboucher dans la plaine entre Bassano et Asolo. Un massif montagneux lui barre également le chemin, c'est le massif du Grappa ; elle sera également arrêtée durant tout ce mois.

Dès lors, la lutte va se resserrer dans cet étroit espace montagneux des Meletta au Grappa. Les armées autrichiennes faisant tout effort pour s'emparer de

ces positions, déboucher dans la plaine et tourner la ligne de la Piave ; les armées italiennes, remises de leurs premiers succès, s'opposant vaillamment à l'avance ennemie et attendant les secours des alliés qui massent, au sud du lac de Garde, entre Brescia et Peschiera, les corps anglo-français envoyés au secours de l'Italie.

Toute la seconde partie de novembre se passera dans une lutte sur les parties montagneuses du front, tandis que dans la plaine l'armée de Boroëvic essayera vainement de franchir la Piave et de s'avancer sur Trévise et Venise.

Le mauvais temps, temps de la saison d'hiver, semblait du reste venir au secours de la défense ; tandis que les sommets se couvraient de neige et que dans les massifs montagneux l'avance autrichienne et surtout le ravitaillement de l'armée ennemie étaient rendus plus difficiles, dans la plaine, les cours d'eau gonflés des pluies de la montagne, s'enflaient ; les torrents qui sont si souvent à sec se remplissaient et formaient de véritables obstacles à l'avance autrichienne ; enfin, les digues crevées avaient jeté la masse d'eau descendue de la montagne, et toute la basse plaine prenait un aspect d'inondation dans laquelle les postes avancés autrichiens, pour se maintenir sur leurs positions, étaient obligés d'occuper seulement les étages supérieurs des maisons entourées d'eau de tous côtés.

Les armées autrichiennes redoublaient leurs efforts dans le nord ; l'armée Conrad attaquait avec furie le massif des Meletta ; le 28 novem-

bre, elle avait occupé le monte Baldo (1.680 m.) ; le 1<sup>er</sup> décembre, elle avait entouré le Tondarecar ; le 4 décembre, elle occupait le Badeneche ; le 15, le Castelgomberto. Les Italiens avaient dû abandonner le Sisemol le 6 décembre ; la ligne de résistance était donc reportée au sud des Meletta, et le val Franzela, de Gallio à Valstagna, était la nouvelle démarcation entre les armées ennemies à la date du 7 décembre.

L'armée von Krobatin, elle aussi, avait donné tête baissée sur le Grappa ; elle avait bien essayé de le tourner par le côté ouest en tâchant de s'infiltrer par le col de la Beretta (1.231 m.), mais, arrêtée sur ce point, elle faisait pression sur la ligne de Carpane à l'Ordo ; l'armée von Below avait, d'autre part, envoyé des fractions allemandes qui attaquaient entre l'Orse et la Piave.

A la date du 7 décembre la défense italienne s'établissait donc sur le plateau d'Asiago (les Sette-Comuni) et les contreforts des Prealpi-Bassanesi qui servent de base au massif du Grappa ; la ligne serpentait d'Asiago à Gallio, Carpane, Quéro et à la Piave.

D'autre part, les armées anglo-françaises étaient arrivées à pied d'œuvre et allaient prendre part à la défense.

L'armée anglaise s'était portée dans le secteur du Montello, au nord-est de Montebelluna et face à la Piave au pont de Vidor (devant l'armée allemande).

L'armée française occupait le massif montagneux des Prealpi-Bassanesi entre Piave et Brenta, au sud, par conséquent, du Grappa.

Elle allait se révéler par un coup de maître. Les Autrichiens occu-

paient la crête du mont Tomba qui leur donnait des vues sur toute la plaine de Vénétie à l'ouest de la Piave. Le 30 décembre, après une minutieuse préparation d'artillerie, le général Dillemann envoyait nos troupes à l'assaut des positions ennemies. La lutte fut brève ; en quelques minutes nos braves emportaient tous les objectifs visés, faisaient quatorze cents prisonniers, enlevaient soixante mitrailleuses, sept canons, des canons de tranchée à tir rapide et un important matériel.

Les Autrichiens ne réagissaient que par leur artillerie.

## LA SITUATION A LA FIN DE 1917

La fin de l'année 1917 verra les armées italiennes aux prises avec les armées autrichiennes sur tout le cours de la Piave qui, dans sa partie moyenne et inférieure, marque la position des forces militaires belligérantes.

Dans le massif montagneux entre Brenta et Piave, l'action autrichienne et austro-allemande, car des fractions de l'armée von Below combattent vers Quéro et sur le Tomba, se nourrit ardente contre la 4<sup>e</sup> armée italienne et les corps d'armée anglo-français envoyés au secours de l'Italie.

La lutte reste très sévère sur le plateau des Sette-Comuni. On sent que l'ennemi fait un suprême effort pour déboucher dans la plaine et quitter la région montagneuse où, par suite des conditions climatiques, le ravitaillement devient de plus en plus difficile.

Cette ligne de la Piave, acceptée par les Italiens comme ligne de défense, semble, d'autre part, rester comme limite extrême de l'invasion austro-allemande.

Les armées impériales ont, en effet, obtenu ce qu'elles cherchaient au point de vue purement militaire. Elles ont dégagé la frontière autrichienne ; elles ont pénétré profondément en pays italien ; elles ont pris de nouveaux gages de guerre. De plus, la Vénétie et le Frioul, contrées très riches en céréales, sont en leur pouvoir ; c'est un résultat très important acquis.

Que la révolution intérieure, que les Impériaux escomptaient en entrant en Italie, ne se soit pas réalisée, c'est évidemment pour eux une déception, mais ils ont eu quand même des résultats tangibles, et il semble bien qu'ils vont borner à la limite de la Piave leur avance en Italie, profitant de ces succès momentanés pour appuyer des propositions de paix nouvelles.

L'Italie, d'autre part, s'est retrouvée ; à la suite d'un moment de faiblesse, ses armées se sont concentrées sur la Piave et, appuyées par les détachements des alliés, elles semblent arrêter sur ce fleuve la poussée ennemie.

De tout ce qui précède on peut conclure que, pour l'instant, l'invasion de Vénétie se trouve limitée et que l'Italie n'aura pas la douleur de voir d'autres régions de son sol aux mains des ennemis. Toute l'attention se porte sur d'autres contrées, là où l'ennemi va sans aucun doute chercher la solution définitive pour ses succès de guerre. Il est de première urgence pour les empires centraux d'obtenir un résultat sur le front français avant l'arrivée des secours de l'armée américaine. Bien que la saison ne soit point favorable aux offensives, il faut prévoir une marche en ayant des armées austro-allemandes sur le front occidental. Dans quel secteur se développera l'offensive ? Actuellement on ne peut le prévoir, mais la concentration des régiments ennemis et de tout son matériel de guerre a lieu en ce moment sur le front de la mer du Nord aux Vosges. Les troupes austro-allemandes, libérées par suite de l'inaction, puis de la capitulation de la Russie, sont déjà acheminées vers l'ouest ; ce mouvement s'opère depuis trois mois. On sait, par le témoignage de rapatriés, par les journaux des pays neutres et enfin par des informateurs dignes de toute

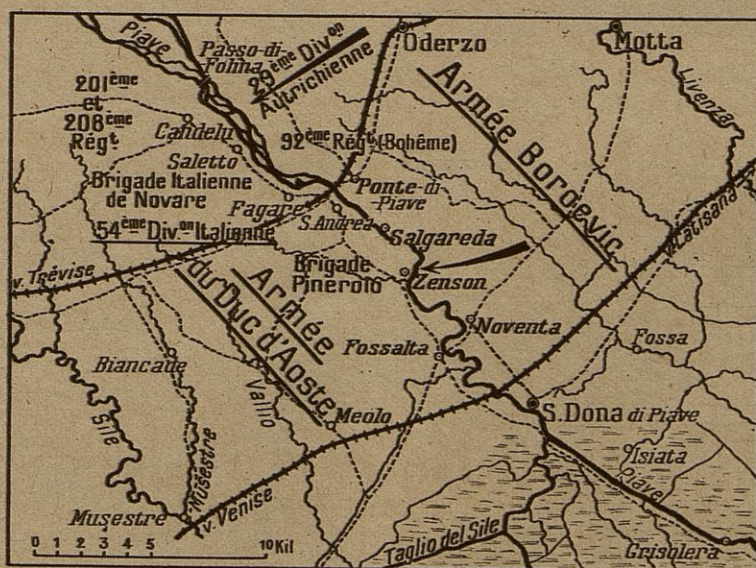
confiance, que la Belgique et le nord de la France reçoivent tous les jours de nouveaux contingents et que des préparatifs considérables de toute sorte en vue d'une grosse offensive se poursuivent activement dans nos régions envahies.

Les grands combats sont donc à prévoir dans un temps peu éloigné. Que la France et l'Angleterre veillent ; que les armées nationales de ces deux grands pays soient prêtes pour repousser l'assaut, et que, surtout à l'arrière, on donne à ceux qui combattent sur le front l'exemple de l'union, de l'union sacrée qui, seule, nous procurera le succès final !

Puissent toutes les volontés être tendues vers le seul but actuel : « La victoire ».



GENERAL GIARDINO  
Chef d'état-major des armées italiennes



L'ATTAQUE AU SUD DE LA PIAVE.



# L'INCENDIE DU PALAIS DE LA GRANJA



*La Colegiata (église du palais) qui a été complètement détruite avec les richesses artistiques qu'elle renfermait.*



*Le feu a également ravagé les pièces dites « chambres des rois », qui étaient destinées aux hôtes souverains.*



*Du fameux « salon des glaces » qui faisait l'admiration des visiteurs, il ne reste que cet amas de décombres.*



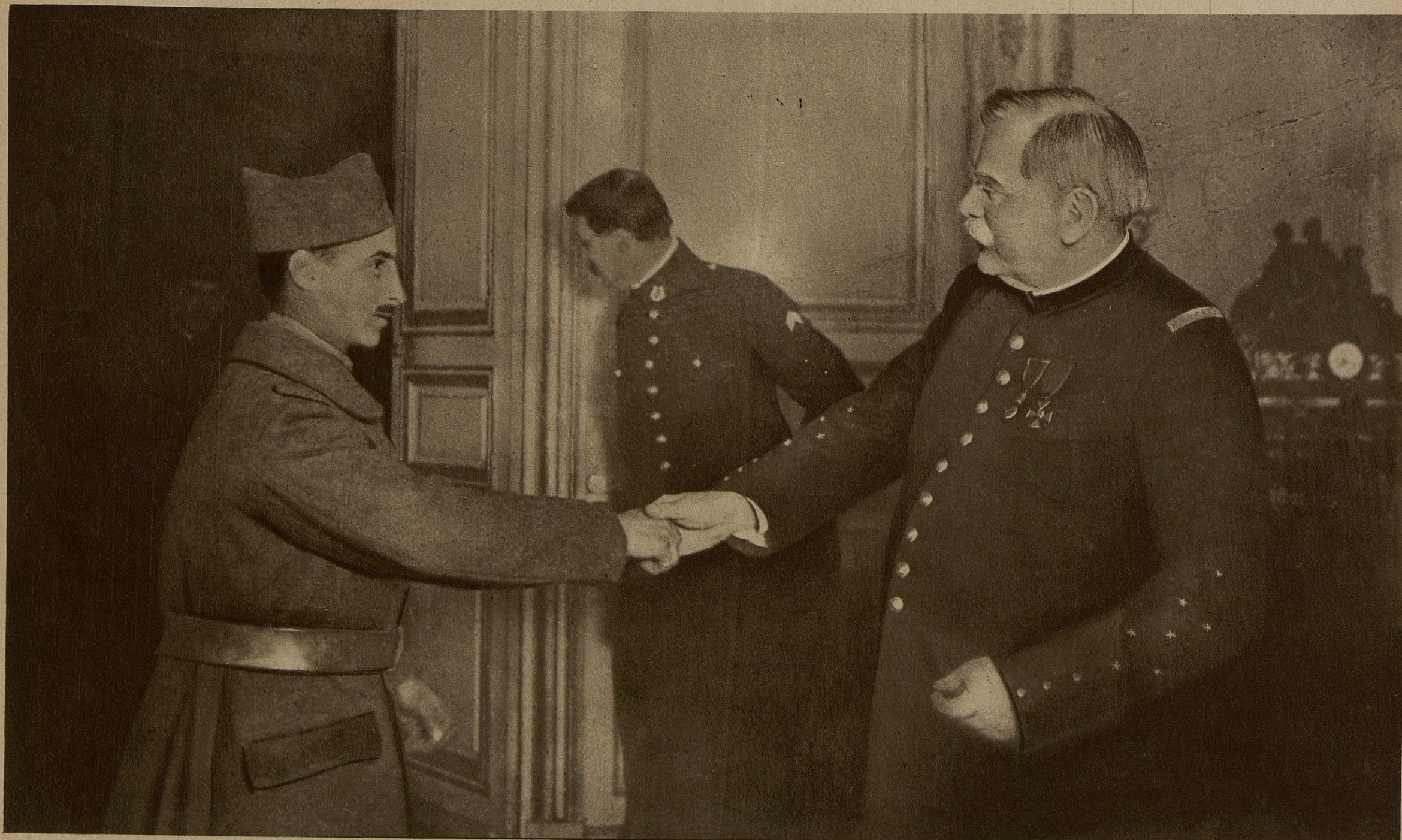
*Un autre beau salon, appelé « salon japonais », a été éprouvé par le feu au point que ses murs menacent ruine.*



*Un violent incendie vient de détruire le palais de La Granja, près de Ségovie, en Vieille-Castille, qui était un des monuments les plus intéressants de l'Espagne. Il avait été construit sur le modèle de Versailles par Philippe V, petit-fils de Louis XIV, premier Bourbon d'Espagne. C'était la résidence d'été favorite de la famille royale. A gauche, voici la façade principale du palais après l'incendie. A droite, un détachement de soldats combat l'incendie de la bibliothèque.*



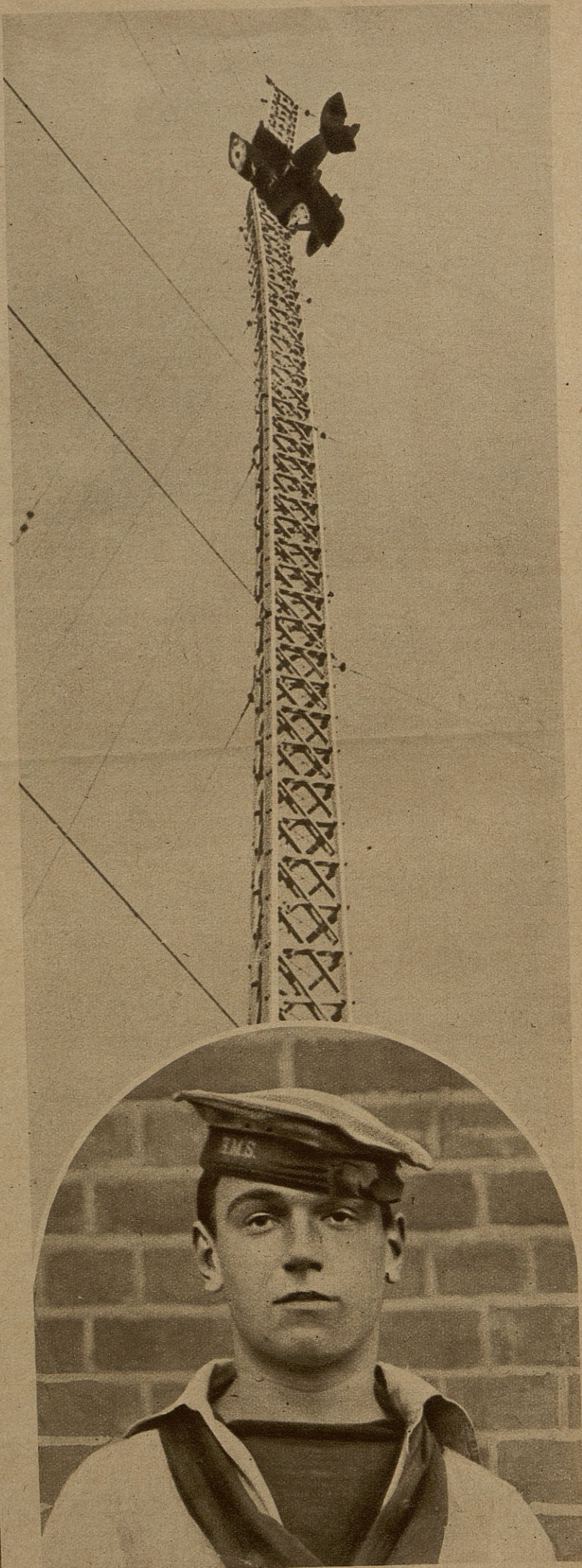
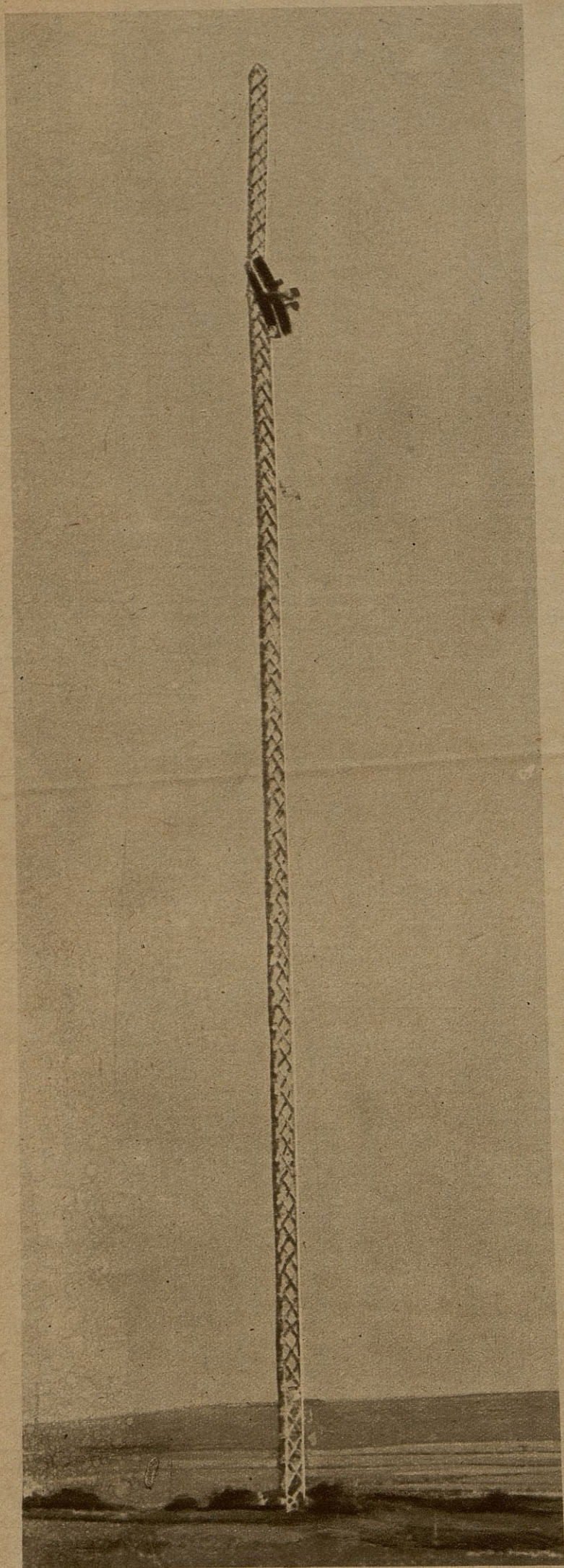
## LE MARÉCHAL JOFFRE REÇOIT LES LÉGIONNAIRES CATALANS



Dernièrement, dans un palace de Paris, un banquet a été offert à une délégation de volontaires espagnols servant dans notre 1<sup>er</sup> étranger, la première unité qui ait obtenu la fourragère rouge. Une scène grandiose s'y est déroulée : comme un orateur exposait que les Allemands, quoique battus sur la Marne, sur l'Yser et à Verdun, préparent une nouvelle offensive, les trois cents légionnaires espagnols s'écrièrent d'une seule voix : « Y no pasaran ! (Et ils ne passeront pas !) » Les légionnaires catalans de la délégation sont ensuite allés saluer le maréchal Joffre, un Catalan français, qui les a reçus dans son cabinet de travail, où il a été photographié serrant la main à l'un d'eux.



## UN HYDRAVION EN FACHEUSE POSTURE



En Angleterre, un hydravion se trouva en plein vol, au sortir d'un nuage, devant un semaphore qu'il ne put éviter et aborda à 100 mètres du sol ; il resta accroché à la charpente du mât. La commotion avait jeté le pilote sur une des ailes de l'appareil où il se tenait cramponné, ayant perdu la raison. Des matelots s'élancèrent d'en bas au secours du pilote : tandis que l'un d'eux le maintenait, celui que représente le médaillon le ligotait et on le faisait descendre.



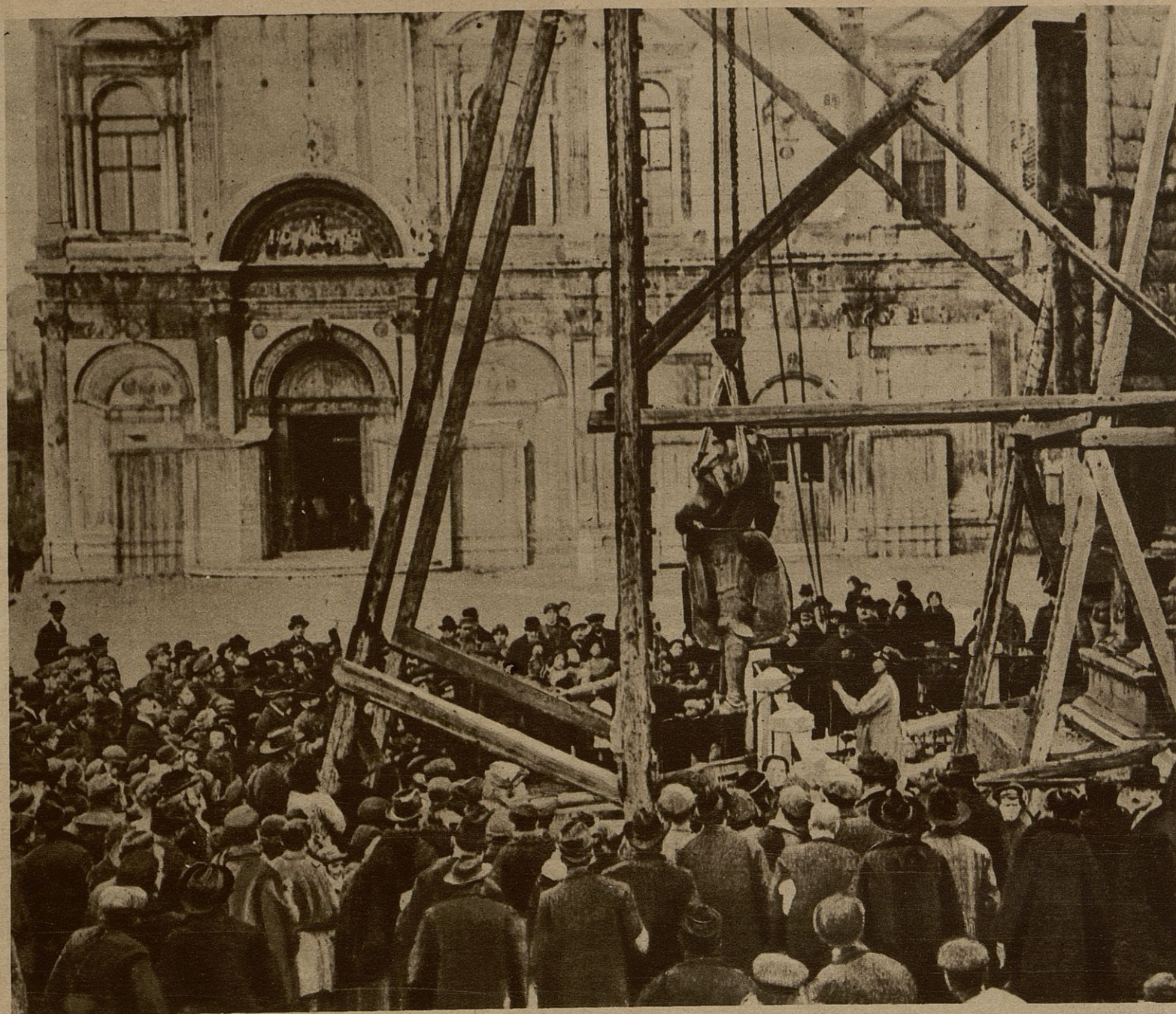
## UNE « SAUCISSE » TOMBE EN FLAMMES



Les ballons d'observation que nos poilus désignent sous le nom pittoresque de « saucisses » sont les yeux de l'artillerie ; aussi les adversaires, par leurs canons, leurs avions, s'acharnent-ils à les détruire. Nos aviateurs sont passés maîtres dans l'art de les incendier et pendant l'année 1917 vingt-sept « saucisses » allemandes ont été abattues. Notre photographie montre un de ces ballons tombant en flammes, globe de feu surmonté d'un immense panache de fumée noire.



## LE DÉPART DU CONDOTTIERE



La célèbre statue de Colleoni, fameux chef de condottieri, a été emportée loin de Venise ; le chef-d'œuvre d'Andrea Verocchio a été soustrait aux atteintes de l'ennemi. Cette photographie représente la mise à terre de la statue.

### SUR LE FRONT ORIENTAL

**RUSSIE.** — De nouvelles négociations ont commencé, le 8 janvier, à Brest-Litovsk entre les chefs des délégations des pays intéressés. La nouvelle république de l'Ukraine a tenu à y être représentée officiellement par un commissaire. Il se confirme



GENERAL GROSSETTI  
qui a succombé aux suites d'une  
maladie contractée en Macédoine.

que l'Allemagne prélève sur le front russe tous les hommes de moins de 35 ans pour les envoyer se battre en Occident. Cette mesure aurait provoqué des troubles graves. Des déserteurs ont raconté que plus de 25.000 hommes refusant de marcher se seraient débandés : ils rôdaient dans la région de Kovno, pillant, pour vivre, les trains et les dépôts de munitions.

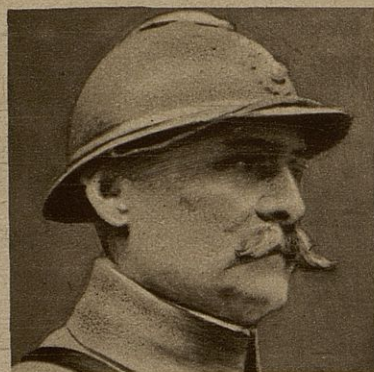
**MACÉDOINE.** — On n'a que peu de chose à signaler sur ce front où l'abondance des neiges suffirait à immobiliser les troupes de part et d'autre. Cependant quelques rencontres entre patrouilles se sont produites et ont tourné

à notre avantage. L'artillerie y est toujours très affairée. Les convois et les cantonnements de l'ennemi sont continuellement bombardés : nos avions exécutent fréquemment des raids heureux.

**PALESTINE-ARABIE.** — Le général Alleby a annoncé, le 4 janvier, que ses troupes avaient réalisé une nouvelle avance de plus d'un mille au nord de Jérusalem. Sur ce théâtre de la guerre aussi, l'aviation concourt efficacement aux opérations : une escadrille des alliés a bombardé à Afulch des campements et des dépôts de matériel turcs.

Les troupes arabes du Hedjaz ont exécuté avec succès une opération contre le chemin de fer au sud de Maan et, en un autre endroit plus au sud, capturé la garnison d'un gros poste turc. Dans la région d'Aden, nos alliés ont effectué, vers Haboum et Jabir, des reconnaissances qui ont détruit les défenses de l'ennemi et lui ont infligé des pertes graves.

Un nouvel Etat, allié des Anglais, s'est constitué en Asie : l'émirat de Mohamméra.



GENERAL EIZE  
commandant l'artillerie française  
tué par un obus sur le front italien.

**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 169 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 11 et intitulé : « Un poste d'observation belge. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



# L'Ecole des Civils

Nous avons trouvé sur la table d'une guitoune une brochure intitulée *L'Ecole des Civils*, rédigée par un comité de briscards mobilisés depuis août 1914. Voici ce que disent nos sympathiques poilus :

**DÉFINITION DU CIVIL.** — Le civil est indéfinissable. Il se compose d'un veston, d'un pantalon et d'un chapeau melon. Ce bipède fréquente les lieux publics et il parle. La fonction du civil est de parler ; il parle généralement des sujets qu'il connaît le moins et naturellement des sujets militaires. Ceci nous conduit à étudier successivement les différentes classes de l'espèce civile.



Le Pessimiste.

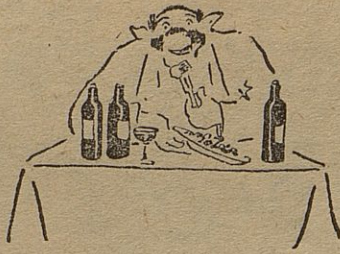


L'Optimiste.

**LE CRITIQUE MILITAIRE.** — Bien qu'il porte le plus souvent des titres militaires, il est, neuf fois sur dix, un civil. Sa mission est de renseigner le public sur des opérations qu'il ne connaît point et de prévoir dans son cabinet les offensives ennemies. Il a, sur sa table, un spicilège napoléonien, dans lequel il puise ses citations, et un encrier avec lequel il se noircit les doigts. Malgré cela, ses pensées sont toujours roses et sa foi continue robuste en la guerre de mouvements. Malheureusement, il ne meut que dominos, soucoupes et allumettes sur le marbre de la table, devant ses amis en extase.

On nous assure que, depuis la guerre, deux critiques d'art, un accordeur de pianos, trois forts de la Halle et un professeur de boxe sont devenus critiques militaires dans nos gazettes. Mais c'est évidemment une calomnie.

**L'OPTIMISTE.** — C'est un civil gras et joufflu qui prend les choses du bon côté et les restrictions comme elles viennent. Quand il n'est pas trop « béat », son influence est bienfaisante et tonique, comme un sirop à la kola. Certains ont baptisé l'Optimiste : le Sucre-Candide.



Observez les nouveaux riches.

**LE PESSIMISTE.** — Maigre et voûté, rongé par des douleurs stomacales, hanté par de sombres pressentiments, comme le bœuf géant d'une fabrique de conserves bien connue, il flâne par la ville en ruminant des pensées moroses. Nos héroïques troupiers ont-ils fait 10.000 prisonniers et enfoncé la ligne ennemie sur dix kilomètres ? Il dit : « Peuh ! Et après ? » Les Anglais ont-ils pris Gaza ? Il gémit : « Ça nous fait une belle jambe ! »

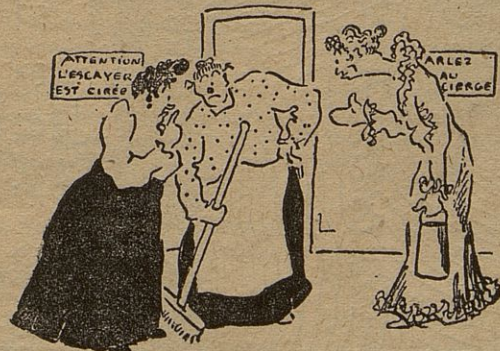


Soyez calmes au café.

**LE NOUVEAU RICHE.** — Ni optimiste ni pessimiste, le nouveau riche est jusqu'aboutiste. On les aura... les millions !

Jovial, il savoure son auto, sur laquelle on pourrait écrire : « Prenez garde à la peinture », et il prend des leçons de français, pour imiter M. Jourdain et surtout pour ne pas écrire « je profite » avec deux t.

Grands-ducs de l'Obus, princes du Légume sec, marquis du Singe en boîte, barons du Pinard ou de la Grole, ils savent qu'ils auront un moyen de se faire pardonner leur richesse un peu... rapide : donner, donner beaucoup aux œuvres philanthropiques. Ils doivent bien cela à tous ceux qui, des années durant, auront, pour cinq sous par jour, monté la garde devant la France inviolée.



— On dit que 2 millions de Japonais...

**LE CHARBONNIER.** — C'est une des plus hautes personnalités de la hiérarchie civile. Il trône sur ses sacs comme une divinité orientale et accepte les hommages des civils prosternés. Grand-prêtre de l'anthracite,

il donne sa pâture noire selon sa fantaisie et celle-ci ne connaît pas de loi (air connu). Jetez-vous à ses pieds, implorez-le, le front dans la sciure de son échoppe, il ne daignera pas vous répondre. Invitez-le à dîner, au bridge, au théâtre ; offrez-lui une loge au cinéma, une carte pour le Palais-Bourbon, un collier pour sa femme et peut-être, suivant son humeur, vous accordera-t-il la houille désirée.

Charbonnier, avant la guerre, était maître chez soi. A présent, il l'est chez vous aussi.

**N.-B.** — Certains civils, victimes de leur charbonnier, ont attrapé des rhumes et se sont imaginé être malades du charbon. L'Institut Pasteur nous autorise à les rassurer. Les charbonniers n'ont rien à faire avec la maladie du charbon.



Ne lisez pas le communiqué dans la rue.

**CONSEILS PRATIQUES AUX CIVILS.** — Dans votre hâte de connaître le communiqué, ne lisez pas votre journal dans la rue. Il en résulte des accidents : vous déchirez une robe, vous tombez dans le métro ou vous renversez un fiacre.

— Si vous avez gagné quelque argent avec l'Intendance, ne vous affichez pas trop au théâtre.

— Soyez bons pour les ouvreuses. Donnez-leur tout ce que vous avez sur vous, votre pardessus, votre veston, votre cravate, votre carte d'électeur ; enfin, si vous voulez ne point manquer le dernier métro, n'écoutez pas les ultimes aveux de l'héroïne : précipitez-vous vers la sortie, escalez les petits bancs, écrasez les pieds, accrochez les jupes des spectatrices, franchissez le barrage du vestiaire, *knock-outez* contrôleurs et chasseurs... et vous arriverez à la station au moment où le chef de gare ferme la grille en annonçant le dernier train.

— Ne croyez pas aux bruits sensationnels qui circulent à l'arrière. Si votre concierge a entendu dire que deux millions de Japonais allaient débarquer à Trouville et si vous cherchez bien l'origine de ce tuyau, vous apprendrez qu'il s'agit en réalité d'un arrivage de kimonos aux Galeries Ladoucette.



Ne vous affichez pas au théâtre.

— Ne répandez pas non plus de nouvelles extraordinaires. Si vous êtes hanté par les restrictions, ne dites pas qu'on va diminuer la Tour Eiffel, ni qu'on enlèvera leur carte aux mauvaises langues, parce qu'elles cassent du sucre sur leurs amis, ni que les boxeurs n'auront pas de carte de pain, puisqu'ils en reçoivent gratis, et autres balivernes qui circulent sans sauf-conduit entre les tables du Café du Commerce.

— N'échangez plus de cartes à la terrasse des cafés. La seule carte qui intéresse les Français depuis le 2 août 1914 est celle de l'état-major.

— Soyez prévenants, aimables et cordiaux avec tous les militaires des nations alliées, même si vous ne distinguez pas bien les uniformes portugais, russes, américains, belges, italiens ou serbes... Si vous prenez un garçon de recette pour un soldat de la Nouvelle-Zélande, il n'en pourra qu'être flatté.

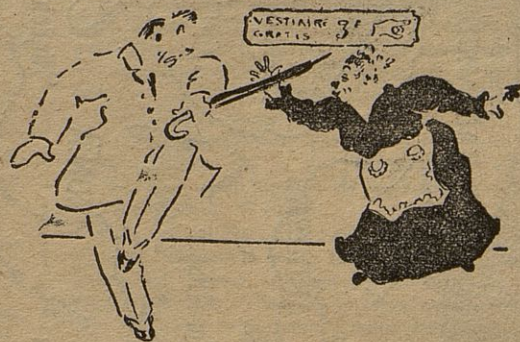
— Par ces temps difficiles, ne gâchez rien. Le papier est rare. Ecrivez vos lettres sur les prospectus que l'on vous offre. Le combustible est rare. Faites des mouvements rythmés avec le seau à charbon vide. Cela vous réchauffera. Les poulets coûtent dix francs. Envoyez-en... avec un timbre à quinze à la dame de vos pensées. L'alcool est interdit à certaines heures.

Dissimulez la liqueur dans le tube d'un thermomètre. Les allumettes sont mauvaises et ne prennent pas. Faites-les flamber à la flamme d'une bougie. Bref, bien que civil et pâle, comme il sied à un civil conscient et désemparé, employez le système D.

— Si, malgré tous les conseils, malgré tous les remèdes, vous vous sentez du vague à l'âme, si vous souffrez de vapeurs, d'insomnies, d'accès de pessimisme et de la danse de Saint-Guy, demandez à un poilu de vos amis de vous accepter comme filleul.

Il ne tricotera pas pour vous des mitaines bleu horizon et ne vous enverra pas des sucreries délectables. Il vous communiquera tout simplement sa foi en la victoire ; il vous aidera à tuer le microbe du doute qui vous hante quelquefois. Et grâce à votre marraine, cette bonne fée barbe, vous recouvrirez la patience et l'espoir de voir triompher la bonne cause que nous défendons.

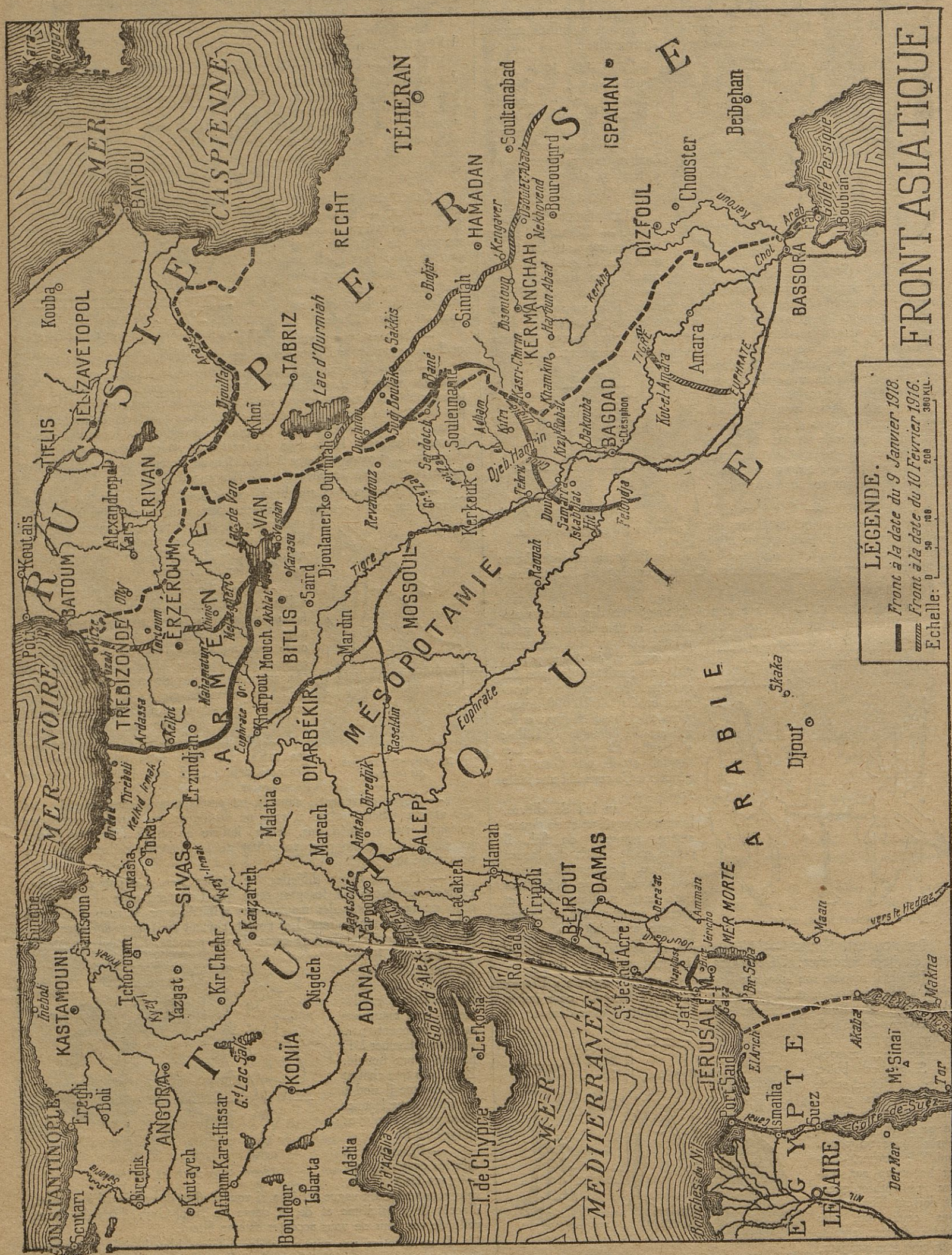
MAURICE DEKOBRA.



Soyez bons pour les ouvreuses.



## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT ASIATIQUE (d'après les Communiqués officiels)



Les murs, assez épais, étaient percés d'étroites ouvertures destinées à jouer le rôle de meurtrières ; les portes, les fenêtres étaient barricadées au moyen de madriers arrachés aux planchers.

Enfin, les munitions dont chacun disposait ayant été dénombrées, Rutledge en fixa par avance l'emploi judicieux.

Il ne s'agissait pas de jeter sa poudre aux moineaux.

Les cartouches ainsi mises en commun et régulièrement réparties, l'officier convint que l'on pouvait honorablement résister jusqu'à ce qu'arrivât du renfort...

— C'était une question de quarante-huit heures, évidemment, affirma-t-il.

Au fond de lui-même, il était loin de partager l'optimisme qu'il était de son devoir de maintenir intact dans le cœur de ses hommes.

Leur confiance et leur belle humeur faisaient plaisir à voir évidemment ; mais il importait avant toutes choses qu'il se gardât soigneusement d'écarter devant eux le moindre doute au sujet de la réussite de la mission de Suzy.

Mais il se sentait épouvantablement angoissé, à savoir la jeune fille lancée dans cette nouvelle aventure.

Le souvenir de Discovery le hantait, en dépit des réconfortantes paroles qu'elle lui avait adressées.

L'héroïsme peut vous ménager une belle fin ; il n'écarter pas de vous une balle mortelle...

Une autre cause d'inquiétude — et non moindre — était le peu de nourriture dont disposait la garnison.

Ce n'était pas assez de résister aux assiégeants, il fallait aussi lutter contre la faim...

Chacun des soldats avait bien dans son sac ce qu'il fallait pour constituer deux repas ; à la rigueur, on se rationnerait pour que ces deux repas en fissent trois.

Et même, en se résignant à ne manger qu'une fois par jour, on prolongerait de vingt-quatre heures la résistance.

Mais après ?...

Si le renfort tardait un peu et qu'après le quatrième jour — ce dernier consacré forcément au jeûne le plus rigoureux — aucun secours n'arrivât, que pourraient faire les défenseurs de « fort Wilson » ?...

— Ce qu'il plaira à Dieu ! mon lieutenant, déclara Jim Pernett, un vieux soldat qui avait pris dans les campagnes de l'Ouest l'habitude de ne jamais manger à sa faim. Tout ce qu'il faut souhaiter c'est qu'il nous reste à chacun une cartouche pour nous faire sauter la tête !... car, pour tomber vivant aux mains des coquins...

Ces paroles énergiques ayant été approuvées de tous, Rutledge recommanda :

— Maintenant, mes amis, si vous m'en croyez, vous prendrez du repos pendant ces dernières heures de la nuit, car la journée de demain sera rude...

\*\*\*

L'aube commençait à peine à luire.

Soudain l'homme de veille signala qu'il voyait des silhouettes se glisser à travers les hautes herbes.

C'était l'ennemi qui s'apprêtait à attaquer !

— Boys, cria Rutledge, montrons-leur que les Rangers ne dorment que d'un œil, quand il le faut.

A son ordre, la fusillade crépita par tous les trous : lui-même, embusqué dans l'embrasement de la porte pour mieux se rendre compte de la tournure du combat, faisait le coup de feu comme ses hommes...

Les insurgés, se voyant découverts, procédèrent alors avec prudence, criblant le fortin d'un feu d'enfer, pendant que, protégés par ce feu, certains d'entre eux, nominativement désignés par Pancho, tentaient de s'approcher de la crête pour prendre plus étroitement contact avec la garnison.

Peut-être espéraient-ils que celle-ci, se laissant entraîner par l'ardeur du combat, commettrait l'imprudence de sortir de sa retraite et d'attaquer l'ennemi...

C'est là que les insurgés l'attendaient...

Mais Rutledge, quoique jeune, n'était pas naïf à ce point et ce fut par des salves nourries qu'il fit accueillir les audacieux qui, sur l'ordre du chef, s'avançaient ainsi presque à découvert, pour amorcer les Yankees.

Le résultat de cette tactique fut que beaucoup d'assaillants tombèrent ; les autres, intimidés, reculèrent jusqu'à la ligne de départ.

Pancho, qui attendait avec impatience le résultat de cette tentative sur laquelle il comptait, l'espérant définitive, fut pris d'un bel accès de colère !...

Qu'est-ce que c'étaient que ces Yankees qui se permettaient, n'étant qu'une poignée, de lui tenir tête ?

Hors de lui, il donna aussitôt à Manuel Moralès

l'ordre de modifier le mouvement et de procéder par enveloppement.

— Ce sera plus long, conclut-il : mais qu'importe ? S'il nous faut attendre que ces gredins-là soient morts de faim, eh bien ! nous attendrons... voilà tout...

Il ajouta, en riant d'un air mauvais :

— Cela retardera peut-être un peu le jour de notre entrée triomphale dans Mexico... Mais, dans la vie, il faut avoir de la patience.

Il ajouta :

— D'ailleurs, cela ne saurait tarder. On se bat mal, le ventre vide...

Durant toute la journée, conformément aux instructions reçues, les assaillants ne laissèrent pas un moment de répit aux assiégés...

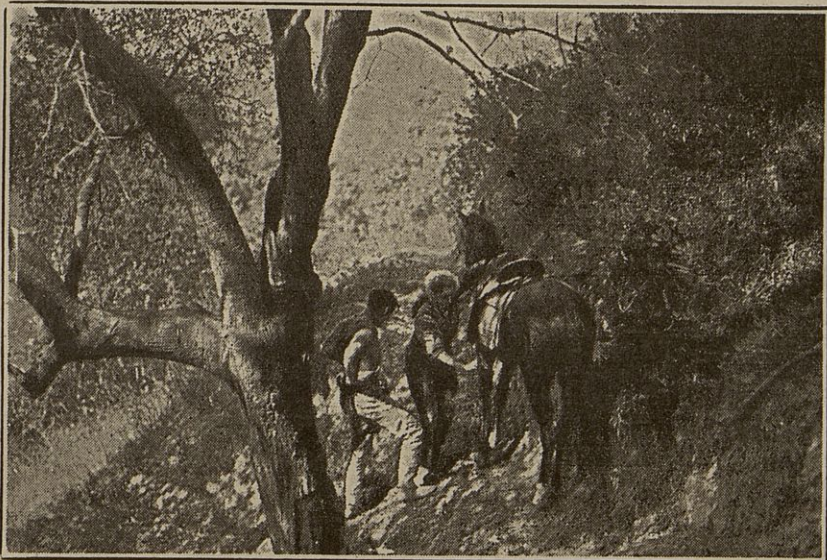
Se relayant par groupes, ils contraignaient les Rangers à être tout le temps sur le qui-vive, à se multiplier pour faire face de tous côtés à une attaque possible, sans qu'il leur fût possible de pressentir de quel côté elle se déclancherait...

Quoique blessé, le lieutenant savait, par son exemple, galvaniser l'énergie et l'endurance de ses hommes, si bien qu'au cours de ces longues heures, les Mexicains ne purent profiter d'un seul instant de défaillance pour tenter à l'improviste quelque action définitive.

La nuit vint, contraignant Pancho à remettre au jour suivant la suite des opérations...

— Mais, demain, déclara-t-il furieux à Manuel, demain il faudra en finir ! je ne veux pas qu'il soit dit qu'une poignée de coquins aura tenu en échec les hommes de Pancho Lopez !... D'ailleurs, je vais, d'ici là, combiner un plan qui nous permettra de prouver à ces gens qu'ils sont bien imprudents de me braver !

Or, le lendemain, une énergique tentative contre



le « fort Wilson » n'eut pas plus de succès que les précédentes.

Le seul résultat de cette nouvelle attaque fut que, dans le patio du ranch, les blessés s'entassèrent si drus que c'est à peine s'il était possible de les panser...

On imagine sans peine l'état d'esprit dans lequel pouvait se trouver Pancho Lopez lorsque soudain lui parvint un message d'Alvira contenant les très intéressants détails suivants :

Les documents volés au capitaine Hurllett, lors de l'attaque du rapide, avaient permis de tendre au chef du corps expéditionnaire américain un piège dans lequel il devait fatalement donner tête baissée.

Maintenant, il ne s'agissait plus d'hésiter : si l'on voulait frapper un grand coup, le moment était propice ; seulement, il fallait agir vite, en engageant toutes les forces disponibles.

Longuement Pancho en délibéra avec Manuel Moralès.

Mais cette délibération n'avait lieu que pour la forme : il y avait belle heure que l'agent de l'ambassade allemande de Washington avait en poche les instructions du comte Bernstorff, en vertu desquelles, sous le couvert des intérêts mexicains à défendre, il devait saisir la première occasion de créer l'irréparable.

C'est-à-dire d'engager à fond le Mexique dans une affaire qui accaparât tout entière l'attention des Etats-Unis.

But que poursuivait l'Allemagne depuis de longs mois, de façon à avoir les mains libres en Europe.

Les contingents rassemblés par les soins de Pancho n'attendaient qu'un signal pour se rallier à un chef !

A lui de donner le signal auquel devait se lever l'étendard de la révolution !

Ce signal macabre, convenu d'avance, devait être un mouchoir trempé de sang.

Il s'en fut maculer farouchement celui de Moralès à la blessure d'un de ses hommes. Ainsi unissait-il étroitement à la cause de la révolution le

jeune homme dont il était censé vouloir défendre la patrie.

Après quoi, hélant Hustin — un de ses fidèles — il lui remit cet étendard d'un nouveau genre :

— Pars, dit-il d'une voix vibrante avec cet art de comédien dans lequel le kaiser s'est montré inimitable, pars !... cours à travers la région, traverse les ranchs, les villages ! montre ceci à tous nos amis ! Annonce-leur que l'heure est venue de prouver aux ennemis du Mexique que l'on n'attend pas en vain à la liberté d'un grand peuple !... Que tous ceux qui ont fait serment de défendre la patrie se trouvent dans deux jours, avec leurs armes et leurs munitions, à la passe d'El-Diablo !...

Et il ajouta, enflant sa voix agitée de trémolos poignants :

— Le mot d'ordre, pour tous les vrais patriotes, est : « Sang et Liberté ». La consigne, pour chaque enfant du Mexique : « Mourir pour la patrie. »

## XIX

### VENTRE A TERRE !

Pendant plusieurs milles, aussitôt après s'être éloignés du fort Wilson, Suzy avait maintenu sa monture au galop.

A plusieurs reprises, le vent avait apporté jusqu'à elle l'écho de la troupe lancée à sa poursuite.

Plusieurs fois même, arrêtée un moment, elle avait pu, haussée sur ses étriers, apercevoir dans le lointain le nuage de poussière soulevé par la course enragée de ses ennemis.

Evidemment, elle avait sur eux une sérieuse avance ; mais ce qui lui manquait c'était une connaissance suffisante du pays, qui lui permit, en prenant, à travers la montagne, des raccourcis, de gagner un temps précieux.

Plusieurs fois aussi, elle avait dû faire halte pour permettre à Tribbly de souffler un peu ; les flancs de la pauvre bête battaient comme un soufflet de forge et son poil était blanc d'écume.

La cavalière, d'ailleurs, ne souffrait pas moins cruellement de la chaleur et elle eût payé cher un verre d'eau.

Mais quoi ! à travers cette contrée désertique, qui eût pu lui indiquer en quel endroit coulait la source tant souhaitée ?

Et après une pause de quelques instants, réconfortant Tribbly par une caresse d'encouragement, Suzy poursuivait sa route.

Soudain, comme en haut d'une côte un peu rude elle s'était arrêtée de nouveau, elle vit la bête pointer les oreilles et tendre l'encolure vers une petite vallée qui s'arrondissait à quelques cents mètres au-dessous d'elle.

En même temps, un hennissement très doux traduisait un désir ardent dont la jeune fille, en sportswomen expérimentée qu'elle était, devina aussitôt le sens...

De l'eau ! Tribbly avait senti la fraîcheur de l'eau !

Le cœur battant de joie, elle prêta attentivement l'oreille, tandis qu'à travers les feuilles son œil discernait une nappe lumineuse.

Un cours d'eau ! Oui... là, non loin, elle venait d'apercevoir le miroir poli d'un torrent qui, dans une dépression de terrain formant vasque, étalait une sorte de lagune...

C'était le grondement atténué de ses eaux qui bruissait à son oreille comme l'eût pu faire le plus délicieux des orchestres.

Vivement, elle mit sa bête en marche et, quelques instants plus tard, Tribbly, qui d'elle-même avait pris le galop, la déposait au bord de ce lac en miniature, dont les eaux permirent à la cavalière et à sa monture de se rafraîchir abondamment.

Ragaillardies toutes les deux, bientôt après, elles repartaient allègrement, décidées à tout faire pour gagner au plus tôt le rio Argentino où, d'après l'Arbi, il y avait chance de rejoindre la colonne du commandant Wickley...

Mais ce qui était à prévoir se produisit : brusquement, comme la jeune fille débouchait dans un sentier qui devait, d'après ses calculs, lui faire gagner plusieurs milles sur la route qu'elle suivait, elle vit surgir non loin, d'entre les arbres, des silhouettes de cavaliers.

A leurs coiffures elle les reconnut pour des Mexicains, — ceux qui sans nul doute la poursuivaient depuis le ranch di Cristo, — et qui se proposaient de lui couper le chemin.

Que faire ?... Tourner bride ?... Mais alors quelle direction suivre ?

D'autre part, pousser de l'avant, c'était risquer de tomber aux mains de l'ennemi !...

(Voir la suite au dos).



Si encore il ne se fût agi que d'elle, elle eût envisagé avec sang-froid la perspective d'une nouvelle captivité.

Mais elle songeait que d'elle seule dépendait le sort de Rutledge et de tous les braves garçons qu'il avait entraînés à sa suite pour tenter de la délivrer, elle !

Par une logique implacable, elle se considérait donc comme responsable du sort des héroïques défenseurs du « fort Wilson ».

Si elle n'allait pas prévenir les Américains de Wickley, le « fort Wilson » était destiné à être emporté d'assaut...

Et Dieu seul savait alors quel serait le sort de la garnison.

A cette pensée seule un frisson secoua la jeune fille et son énergie se trouva décuplée...

En un clin d'œil, elle eut pris une décision, la seule que les circonstances lui permissent de prendre : sautant bas de sa selle, elle s'éloigna en courant...

Durant qu'elle réfléchissait, une piste étroite venait en effet de lui apparaître : cette piste circulait à travers les hautes herbes, semblait gagner, par de nombreux circuits, le point auquel tendaient ses efforts parce que de ce point il devait lui être aisé de gagner la Gran Sonora...

Jamais, — songeait-elle au fur et à mesure qu'elle s'enfonçait dans cette mer de verdure, — son cheval n'eût pu passer par là ; et, bien qu'à pied, elle allât forcément moins vite, elle s'applaudissait à chaque pas de la bonne inspiration qu'elle avait eue d'abandonner Tribbly...

Evidemment, cela lui faisait gros cœur de se séparer de la bonne bête, cher souvenir du colonel ; mais l'intérêt de ceux qu'il s'agissait de sauver primait toute autre considération...

Seulement, voilà qu'une fois atteint le fond de la vallée, la jeune fille se trouva toute déconcertée en constatant que le sentier suivi l'avait conduite à une manière de cul-de-sac auquel aucune issue ne paraissait exister...

Sa situation devenait critique, d'autant plus que les insurgés avaient retrouvé sa piste et maintenant la seraient de près...

Cette fois, elle se sentit perdue et déjà, la main sur son browning, elle songeait à faire une belle défense lorsque, comme un diable sortant d'une boîte, une forme humaine surgit devant elle.

Durant quelques secondes, la jeune fille demeura immobile, tellement stupéfaite qu'elle se demandait si elle n'était pas le jouet d'un cauchemar...

Mais une main, presque aussitôt, saisit la sienne, l'entraînant, tandis qu'une voix disait :

— Venez, miss Captain, et vivement...

L'Arbi !... c'était l'Arbi !...

Le son de cette voix venait de rompre le charme, démontrant à Suzy qu'elle était bien éveillée et que c'était bien le légionnaire en chair et en os qui se tenait là devant elle...

Ce n'étaient — on l'imagine — ni le lieu, ni le moment de lui demander par quel miracle il se trouvait là, lui qu'elle croyait avec les autres au « fort Wilson ».

Evidemment, la première supposition qui se présentait à son esprit fut que Rutledge et ses compagnons avaient succombé et que l'Arbi avait trouvé le moyen de fuir...

Mais cette supposition, elle la chassa bien vite loin d'elle, comme indigne de celui qu'elle déshonorait : l'Arbi n'était pas homme à fuir si son chef et ses camarades s'étaient trouvés dans l'embarras...

S'ils avaient succombé, il serait mort avec eux : prisonniers, c'est à faciliter leur évasion qu'il eût travaillé au lieu de courir les routes...

Donc, sans pouvoir s'expliquer la présence de l'Arbi, elle estimait vaines ses appréhensions premières et silencieusement se laissait entraîner, bénissant en elle-même le sort qui, une fois de plus, au moment critique, intervenait en sa faveur...

Cependant, la poursuite continuait âpre, farouche : on sentait que les Mexicains, surexcités par la proximité de leur proie, étaient résolus à ne pas abandonner la partie...

L'Arbi, de son côté, n'en était que plus décidé à ne pas laisser sa compagne leur tomber entre leurs mains et cependant, serré de plus en plus près, il se demandait par quel miracle il allait lui être possible...

Tout à coup une côte abrupte se dressa comme un mur en travers de leur route.

Ils s'arrêtèrent, s'interrogeant d'un regard désespéré...

Ils étaient pris !...

Jamais il ne leur serait possible de franchir cette barrière...

Et les autres arrivaient !...

Soudain l'Arbi fit de la main à Suzy un signe rassurant et se lança de toute la force de ses jarrets sur l'obstacle !...

La jeune fille le regardait faire, se demandant s'il n'avait pas perdu la tête et ce que signifiait cet assaut vraiment fou contre une crête inaccessible.

Mais lui, avec une opiniâtreté invincible, grim-

pait, grimpait... et soudain elle le vit se cramponner d'une main à la pointe du rocher tandis que de l'autre il lui lançait l'extrémité du lasso dont sa taille était ceinturée...

Leste comme un chat, la jeune fille, en se hissant le long de la falaise, eut tôt fait de rejoindre la crête.

Il était temps. Comme elle défaillait, haletante, entre les bras de son compagnon, les Mexicains arrivaient au galop de leur monture à l'endroit même que Suzy venait de quitter...

En constatant qu'ils faisaient buisson creux, ils grommelèrent tous les jurons de la création, tandis



que de tous côtés leurs regards se tournaient à la recherche de la fugitive...

Silencieusement, cependant, l'Arbi entraînait la jeune fille et celle-ci avait en lui une confiance tellement aveugle qu'elle le suivait sans demander d'explication.

Brusquement, dans un abri de teuillage qui le dissimulait à tous les yeux, un cheval apparut, attaché par la bride à une branche.

— Vite ! fit l'ancien légionnaire en lui tendant l'étrier, piquez droit devant vous. D'ici quelques milles vous trouverez une route... c'est celle du rio Argentino ! Vous n'aurez qu'à filer toujours tout droit.

— Et toi ? interrogea-t-elle en rassemblant les rênes.

— Ne vous inquiétez pas de moi, miss Captain, l'Arbi a plus d'un tour dans son sac...

Un moment, elle hésita, répugnant à l'abandonner ainsi, mais il objecta :

— Ce sont eux qu'il s'agit de sauver avant tout ; songez-y, miss Captain !...

Subitement décidée, elle piqua des deux tandis que lui, son revolver en main, s'embusquait derrière le tronc d'un mélèze gigantesque.

Les hommes de Pancho, ayant trouvé un chemin, accouraient pour s'emparer des fugitifs...

Il s'agissait de les retarder suffisamment pour permettre à Suzy de prendre sur eux une avance raisonnable...

Arrêtés par une vive fusillade, ils firent volte-face et gagnèrent un endroit où, se trouvant hors de portée, ils pussent délibérer en sécurité...

De son côté, bien à l'abri de leurs coups, l'Arbi les surveillait ; il avait rechargé son arme, espérant, sans y beaucoup croire, que cette réception allait leur faire tourner les talons.

Mais, sans doute, les instructions du chef étaient-elles formelles, car, mettant pied à terre, les insurgés commencèrent à escalader la pente...

Enfants du pays, c'était là pour eux une besogne



relativement aisée ; une pierre formant saillie, une racine bossuant le sol leur suffisaient comme point d'appui...

L'ancien légionnaire alors recommença une fusillade d'enfer devant laquelle ils durent reconnaître qu'il leur était impossible de poursuivre l'assaut et, de nouveau, ils battirent en retraite.

Il était indispensable d'adopter une autre tactique ; et l'Arbi les vit qui, une fois encore, tenaient conseil...

C'était là un court répit dont il était habile qu'il profitât aussitôt.

Sans arrêt, il tira jusqu'à ce qu'il eût vidé le magasin de son arme ; puis, estimant avoir suffi-

samment donné le change à l'ennemi, il quitta tout doucement l'arbre derrière lequel il se tenait embusqué et fila sans bruit entre les herbes...

Son plan était de tenter de rejoindre par un raccourci la route qu'il avait indiquée à Suzy ; peut-être, — du moins il l'espérait, — lui serait-il possible de rattraper la jeune fille.

En tout cas, il savait la retrouver au rio Argentino...

Il la retrouva, en effet, mais dans des circonstances qu'il n'avait pas envisagées...

Comme il avait fait déjà pas mal de chemin à travers la montagne, voilà que, tout à coup, en examinant une pente boisée qui lui paraissait constituer pour lui un intéressant raccourci, il crut apercevoir, dans la pénombre, un corps étendu à terre et que des racines d'arbres semblaient retenir par ses vêtements.

Il eut un sursaut ; ce corps était celui d'une femme et, pris d'un pressentiment, il descendit jusque-là...

Miséricorde ! son instinct ne l'avait pas trompé. Suzy était effectivement là, évanouie : sans un miracle qui avait arrêté sa chute, elle eût roulé jusqu'au fond du ravin et s'y fût brisée.

Sans perdre son temps à comprendre comment avait pu se produire l'accident, bénissant le hasard qui l'avait amené juste à ce point pour sauver la jeune fille, l'Arbi chargea sur ses épaules le corps inanimé et s'enfuit...

Pourvu que ces damnés Mexicains n'eussent pas retrouvé sa piste !...

Alourdi par son précieux fardeau, le légionnaire devait être, pour leur échapper, en posture d'infériorité...

Eux, cependant, après en avoir délibéré, avaient reconnu l'impossibilité de se présenter devant Lopez sans lui ramener sa prisonnière.

Ils connaissaient les façons d'agir du chef, sa déplorable facilité à jouer du revolver, et comme ils tenaient à leur peau...

Se remettant donc en selle, ils avaient, avec un entêtement de brutes, résolu de charger à cheval sur l'arbre derrière lequel l'adversaire leur tenait tête.

Seulement, comme l'un d'eux avait découvert un chemin plus pratique pour donner l'assaut, c'était par là qu'ils s'étaient élancés, pleins de confiance et de rage, sur le bastion d'un nouveau genre dans lequel s'était retranché l'Arbi...

Quelle fureur lorsqu'ayant enfin atteint la crête d'où était partie la fusillade devant laquelle ils avaient dû reculer, ils n'avaient trouvé personne !

Il était fâcheux vraiment que leur ennemi ne fût plus là pour assister à leur déconvenue.

Pour l'instant il avait mieux à faire qu'à s'ébaubir des masques contractés par la rage et des vociférations des hommes de Pancho...

Portant sur ses épaules miss Captain toujours sans connaissance, il se hâtait de gagner du large, se disant que, même non poursuivi, il avait toutes raisons pour rejoindre le plus tôt possible la colonne du commandant Wickley...

Car d'elle seule dépendait le salut de la garnison du « fort Wilson ».

Mais ce n'était pas là chose aisée ; à plusieurs reprises il lui fallut faire halte et se cacher avec son fardeau ; des colonnes de cavalerie défilaient grand train à travers la contrée, se rendant sans doute au point de concentration indiqué par Pancho Lopez, et il convenait de les laisser passer...

Mais l'Arbi enrageait de ces contretemps qui le retardaient, et cependant ce n'était pas contestable ; toute la région frontière était en ébullition et des événements graves se préparaient dont il importait que les Américains fussent avertis au plus tôt.

Aussi, le brave garçon, sitôt l'alerte passée, reprenait-il sa course, précipitant son allure.

Mais vint un moment où il dut s'arrêter ; il était à bout de forces, la sueur ruisselait le long de son corps et ses jarrets fatigués ployaient sous lui !...

Et cependant, s'il voulait sauver Suzy, il fallait coûte que coûte qu'il continuât de fuir car, là-bas, il voyait déjà se profiler la silhouette des hommes de Pancho lancés à sa recherche...

Ah ! s'il avait pu découvrir un endroit où se terrer pendant un couple d'heures, pour pouvoir se reposer et tenter de rappeler à elle sa compagne ?...

Mais s'il ne trouvait pas un refuge, lui et elle étaient perdus !...

Lui, passe encore, mais miss Captain !...

Et son regard angoissé battait les alentours, fouillant avidement les coins et recoins du paysage, en quête de l'abri si ardemment souhaité.

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 25 janvier.